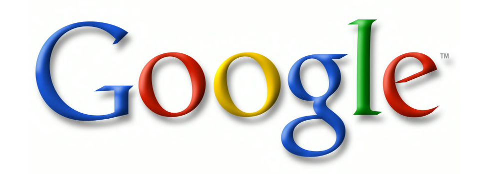
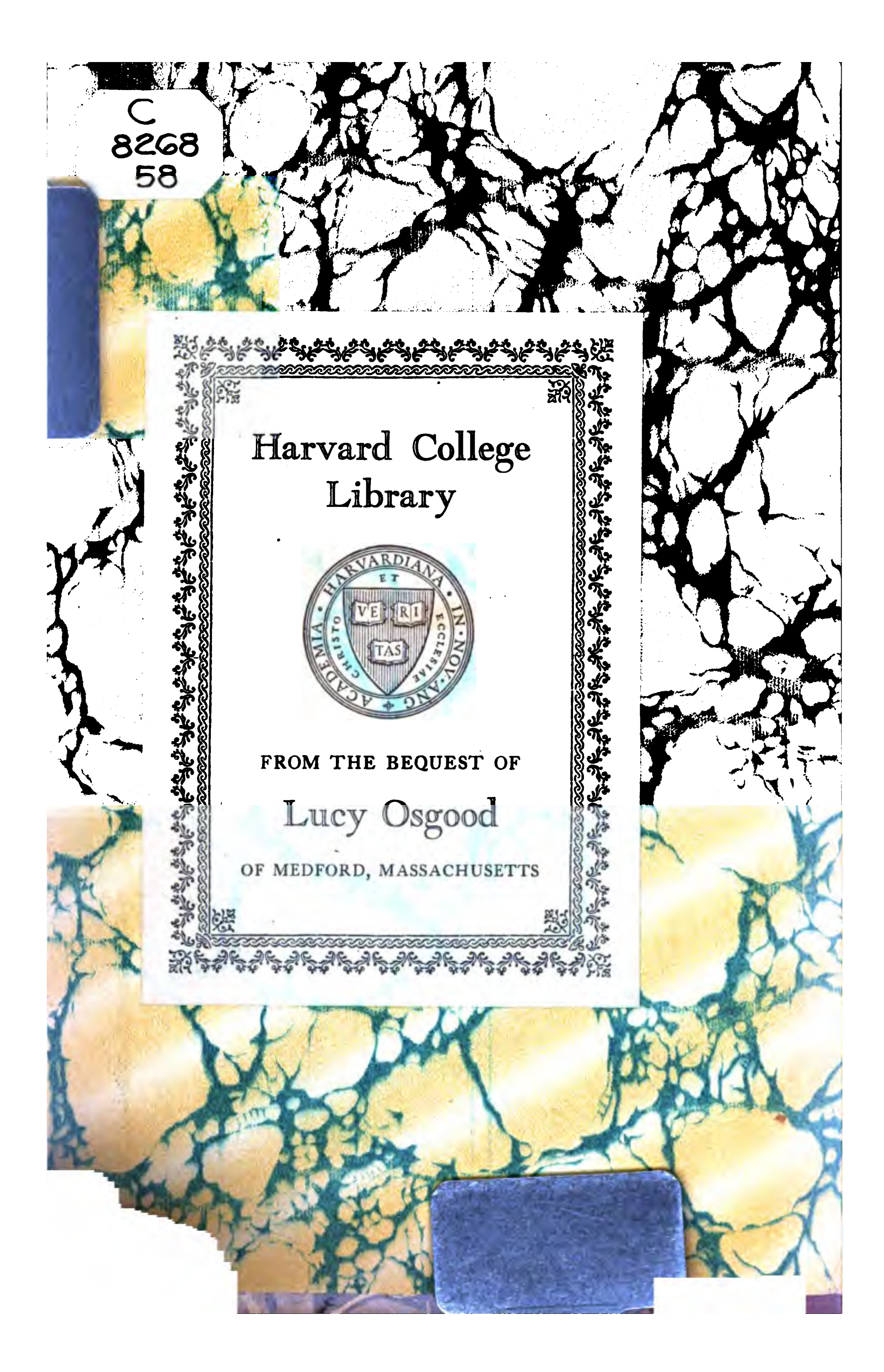
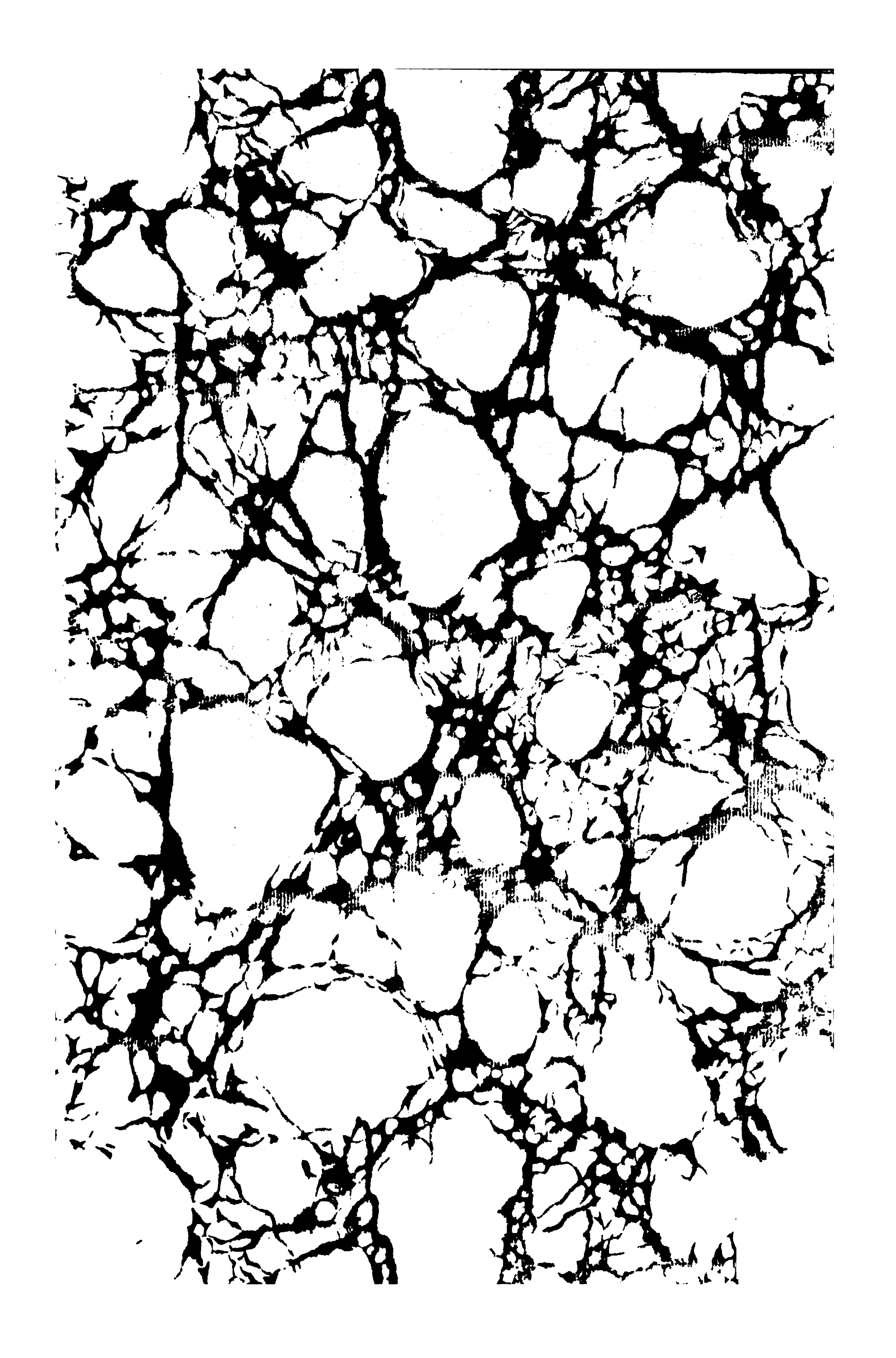




C
8268
58
HARVARD
UNIVERSITY
LIBRARY


C
8268
58
Harvard College
Library
VERITAS
CHRISTO ET ECCLESIAE
ACADEMIA HARVARDIANA IN NOV ANG
FROM THE BEQUEST OF
Lucy Osgood
OF MEDFORD, MASSACHUSETTS



[illegible]

Thom

DES DÉPENSES DES CULTES POUR L'EXERCICE 1881.

UNIVERSITÉ DE FRANCE.

FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE STRASBOURG.

ESSAI
SUR LES DOCTRINES ET LE CULTE DES IRVINGIENS.

THÈSE

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE STRASBOURG

ET PUBLIQUEMENT SOUTENUE

LE 15 MARS 1858, A 5 HEURES DU SOIR,

POUR OBTENIR LE GRADE DE BACHELIER EN THÉOLOGIE,

PAR

FRÉDERIC-AUGUSTE IHME,
DE STRASBOURG (BAS-RHIN).

STRASBOURG,
IMPRIMERIE DE VEUVE BERGER-LEVRAULT, IMPRIMEUR DE L'ACADÉMIE.
1858.

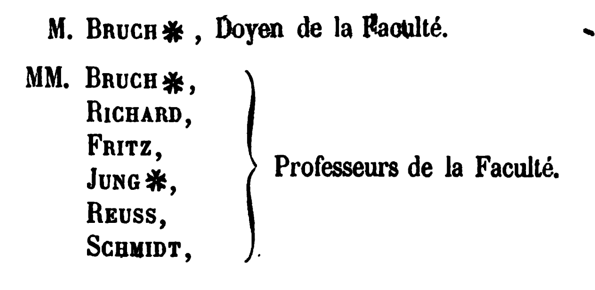
A LA MÉMOIRE

DE MON PÈRE

ET DE MA MÈRE.

F. A. IHME.

FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE
DE STRASBOURG.



M. BRUCH ✱, Doyen de la Faculté.

MM. BRUCH ✱, RICHARD, FRITZ, JUNG ✱, REUSS, SCHMIDT, } Professeurs de la Faculté.

M. JUNG, président de la soutenance.

MM. JUNG, BRUCH, RICHARD, } Examinateurs.

La Faculté n'entend ni approuver ni désapprouver les opinions particulières au candidat.

Sie lehren eitel falsche List,
Was eigen Witz erfindet.
Ihr Herz nicht eines Sinnes ist,
In Gottes Wort gegründet:
Der wählet dies, der ander das,
Sie trennen uns ohn alle Maß
Und gleißen schön von außen.

Es komm dein Reich zu dieser Zeit
Und dort hernach in Ewigkeit,
Der heilig Geist uns wohne bei
Mit seinen Gaben mancherlei;
Des Satans Zorn und groß Gewalt
Zerbrich, für ihm dein Kirch erhalt.

Dr. M. Luther.

ESSAI
SUR LES DOCTRINES ET LE CULTE DES IRVINGIENS.

INTRODUCTION.

L'histoire ecclésiastique constate à chaque page ce fait que les sectes se produisent plus abondamment dans le champ de l'Église, alors que, par la négligence des hommes, ce champ est resté longtemps sans culture, et par conséquent stérile, et que le souffle vivifiant de l'Esprit de Dieu est venu ranimer l'Église, réunir ses membres dispersés, pour semer dans les cœurs la bonne semence de sa divine parole. A ces époques de crise, où les esprits se réveillent et se retournent vers les biens éternels de l'âme, il en est cependant un grand nombre qui s'arrêtent à mi-chemin et demeurent attachés aux rêves et aux vaines imaginations de leur état antérieur après lequel ils soupirent; la vie égoïste du vieil homme possède encore trop de pouvoir chez eux, et au lieu de se contenter de la grâce divine, au lieu de savourer les biens éternels que le Père a préparés pour nous dans son amour, et qu'il nous a assurés par son Fils unique Jésus-Christ, ces esprits inquiets s'attachent à leurs

propres pensées; le chemin du salut si simple et si facile que la Parole de Dieu trace au pécheur, ne leur suffit pas; à cause de sa simplicité même il les choque; ils recherchent les détours et les faux chemins; ils se perdent eux-mêmes et entraînent les autres dans leur ruine certaine.

Un semblable réveil eut lieu, comme on sait, au commencement du siècle actuel. Une fausse philosophie avait jusque-là gouverné la science; le rationalisme avait envahi l'Église; la révolte et les cris de guerre avaient rempli toute l'Europe.

Le réveil qui en fut la conséquence dure encore; il diffère de mouvements religieux analogues par l'importance qu'on attacha aux questions d'Église. Où est l'Église? Quelle doit être sa forme? Existe-t-elle en réalité? Telles étaient les questions qui, dès le commencement du réveil, préoccupèrent le plus les esprits de toutes les sociétés religieuses. Un *subjectivisme excessif* se produisit par suite de l'arbitraire qui depuis longtemps avait dissous tous les liens de l'ordre dans le sein de l'Église; chacun se crut appelé à s'ériger en juge de la Parole de Dieu, prétendant posséder le Saint-Esprit, et rejetant avec orgueil tout ce qui avant lui avait été reconnu comme vrai; on transporta dans la Bible ses propres idées pour les en faire sortir de nouveau au moyen de l'exégèse. Quelques individualités se montrèrent; une foule de sectes surgirent, donnant chacune une solution plus ou moins heureuse aux questions brûlantes du temps.

Les deux pôles de ces tendances sectaires sont d'un

côté le *Darbysme* qui, par la dissolution complète des ministères ecclésiastiques, ruine l'Église comme institution, et la déclare inutile; de l'autre, l'*Irvingisme*, qui accorde une importance poussée à l'excès aux charges ecclésiastiques, fait de l'organisation extérieure de l'Église un moyen de salut indispensable, une condition nécessaire de l'existence de l'Église elle-même.

C'est cette dernière tendance que nous nous proposons d'examiner dans ce travail.

Il est inutile, à notre avis, de justifier le choix que nous avons fait. Ce sujet offre, sous plusieurs rapports, un intérêt réel; il nous apprend, en effet, à connaître la vie religieuse par un phénomène qui n'est pas des moins curieux, par un phénomène dont l'influence menace nos communautés même; il nous fournit en outre l'occasion de discuter quelques points très-importants de la dogmatique.

Toutefois, notre intention n'est pas de donner un tableau complet de l'Irvingisme dans tous ses détails. Il nous importait surtout de savoir ce que c'est que l'Irvingisme, et jusqu'à quel point son existence paraît justifiée dans l'Église, autant que sur le terrain de l'exégèse et de la dogmatique. Car cette secte existe encore jusqu'à présent, et si les gazettes ecclésiastiques nous apprennent qu'elle approche de sa fin, nous n'en sommes pas pour cela satisfaits. Nous voulons que les inductions fournies par le raisonnement viennent confirmer les symptômes qui se manifestent; nous voulons juger les principes qui ont guidé la secte irvingienne, afin de

montrer que son existence n'est pas légitime, qu'elle ne peut durer en face de la vérité.

Nous nous bornons à exposer et à discuter les doctrines de l'Irvingisme, qui diffèrent essentiellement de l'enseignement de notre Église.[1]

Pour ce qui regarde les sources auxquelles nous avons puisé les renseignements sur l'Irvingisme, nous avouons franchement que, pour la plupart, elles ne sont pas directes. On pourrait, sans doute, nous en faire un reproche; mais il nous a été impossible de nous procurer dans notre ville, si riche du reste en trésors théologiques et littéraires, plusieurs ouvrages importants sur le développement de la secte en question. Même là où l'on s'attendrait à trouver les meilleurs renseignements, chez l'évangéliste irvingien, nous devions nous contenter de communications orales sur « l'Œuvre; » car, lorsque nous demandions des écrits imprimés, il nous donnait pour toute réponse : « Il est toujours préférable de con« naître les personnes mêmes que de les juger par les « livres. » Mais, heureusement, des hommes compétents ont vu et lu avant nous ce que nous n'avons pu ni voir ni lire nous-mêmes, et nous ne croyons pas que la vérité de notre exposé en ait souffert en aucun endroit.

---

1. Le cadre restreint de ce travail académique, qui déjà a pris des dimensions plus grandes que nous ne nous y attendions, ne nous a pas permis d'exposer l'histoire de l'origine et du développement de la secte, bien que ces faits soient peu connus en France, et qu'ils aient leur intérêt réel sous beaucoup de rapports. Au lieu de ne donner qu'en quelques traits cette histoire, nous préférons renvoyer à l'ouvrage de M. Guers, qui l'esquisse rapidement : L'Irvingisme et le Mormonisme.

Nous donnons ici une notice bibliographique aussi complète qu'il nous a été possible de tous les écrits et articles qui ont paru, soit en faveur de l'Irvingisme, soit contre cette secte.[1]

NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE.

---

*Rev. EDW. IRVING, *For the oracles of God: four discourses for the next judgment.* London, 1823.

* — — *Sermons, lectures and occasional discourses,* 3 vol. 1828. — Voy. Hohl, *Bruchstücke*, p. 75.

*Rev. LEWIS WAY, *Was hat die christliche Kirche nach den Verheissungen der heiligen Schrift zu erwarten? Als Manuscript gedruckt und in Commission zu haben, in Hamburg,* Nestler, 1830, 92 p. in-8°. — L'original anglais parut en 1828. *Cf. Reuter's Allgem. Repert.,* 1849, p. 36, et *Tholuck, litter. Anzeig.,* 1848, N°s 31-34.

*Rev. EDW. IRWING, *On the human nature of Christ,* 1830. Voy. Hohl, p. 83-100.

**The morning watch* (Journal publié par Irving.)

The unknown Tongues, discovered to be english, spanish, and latin, and the Rev. Edw. Irving proved to be erroneous in attributing their utterance to the influence of the Holy Spirit. By GEORGE PILKINGTON, *London, Field and Bull,* 1831, 36 p. in-8° — *Cf. Theol. Litteraturblatt,* 1833, N° 117.

†*The trial of the Rev.* Edw. Irwing, *M. A. before the London Presbytery: containing the whole of the evidence; exact copies of the documents; verbatim report of the speeches and opinions of the*

---

1. Nous avons désigné les premiers par un astérique (*), et ceux que nous avons lus par une †.

Presbyters, etc.; being the only authentic and complete record of the proceedings, taken in Short-Hand by W. Harding. London, 1832. — 92 p. *in*-8°.

†Thom. Boys, *The christian dispensation miraculous.* London, 1832, LIV et 153 p. in-8°.

R. Baxter, *narrative of facts, etc.* London, 1833. — Voy. Reuter. 1849, p. 36.

W. Jones, *biographical sketch of Irving,* London, 1833. — Voy. Reuter, 1849, p. 36.

**A letter to a clergyman*, *on the claims and doctrines of Newman street,* Dublin, 1833. — Voy. Guers, l'*Irvingisme*, etc., p. 1.

†*Ev. Kirchzeitg.*, 1833, N° 19. — Voy. Reuter, 1849, p. 55.

**Testimony* de 1835.

R. Baxter, *Irvingism in its rise, progress and present state.* London, 1836. — Voy. Stockmeyer, p. 23.

*L'église de Notre Seigneur Jésus-Christ. A. D., 1836, Londres, 1836. — Voy. Guers, p. 23-25.

†* Manifeste de 1837. Imprimé à Londres, Polandstreet, 13, 89 p. grand in-4°. — Il se trouve dans Rheinwald : *acta histor.-eccles.*, 1837, p. 793-867, sous le titre; *To the Patriarchs, Archbishops, Bishops and others in places of chief rule over the church of Christ throughout the earth, and to the Emperors, Kings, Sovereign Princes, and chief Governors over the nations of the baptized.*

†*Ev. Kirchzeit.*, 1837. N°s 51, 54, 61, 62, 94.

†Mich. Hohl, *Bruchstücke aus dem Leben und den Schriften Ed. Irvings. Sanct-Gallen*, 1839, 268 p. (avec le portrait d'Irving [1]). — 2*te Auflage*, 1850.

---

1. Nous ne savons si ce portrait est une copie de celui que *Dycr* a exposé à Londres dans la 63e exposition de l'Académie royale des arts : en tout cas, le portrait dans le livre de Hohl ne ressemble pas à la description de Dycr que nous citons ici : « *Der Mann ist von einer das Gewöhnliche um einen* « *halben Fuss überschreitende Länge. Auf seine Schultern fällt eine starke* « *Masse pechschwarzes Haar, wie Schlangen, herab, darunter blitzen ein* « *Paar Augen, die mehr denen des bösen Feindes als eines Menschen gleichen,* « *hervor. Man denkt unwillkührlich an Miltons Satan.* » (?!) — (*Litterar. Anzeiger*, 1833, p. 941.)

† *Ev. Kirchzeitg.*, 1839. N°s 88, 89, 90, 97, 98, 99.

**Die Kirche in unsrer Zeit. Ein Wort an Geistliche und Laien. Düsselthal*, 1843, *Verlag der Rettungsanstalt. Aufs neue verlegt von H. Zimmer. Frankfurt a/M.*, 1847, 175 p. pet. in-8° *avec l'épigraphe: Veritas claudi et ligari potest, vinci non potest.* Voy. Reuter, 1849, p. 43.

† HOFFMANN (A. G.), *Irving:* Article de l'Encyclopédie d'Ersch et Gruber, 1844.

**Die Kirche mit ihrer Ausstattung von Heiligkeit und Macht. Aus dem englisch. frei übers. mit einem Vorwort über die Vereinigung der Gläubigen, herausgegeben von einigen christlichen Freunden* Stuttgart, J.-B. Müller, 1845, 96 p. in-8° (l'original est d'Irving) Voy. Reuter, 1849, p. 56.

*THIERSCH, Dr H. W. J. *Versuch zur Herstellung des historischen Standpunkts für die Kritik der neutest. Schriften. Eine Streitschrift gegen die Kritiker unserer Tage.* Erlangen, Heyder, 1845. XXVIII et 443 p. in-8°.

* — — *Vorlesungen über Katholicismus und Protestantismus.* Erlangen, Heyder, 1846. *1ste Abtheilung*, XX et 353 p. in-8°.
2te Abtheilung, IV et 372 p. in-8°.

Cf. Recension von Kling, Theol. Stud. und Krit. 1849, 1, p. 134-190.

†* — — *Vorlesungen, 2te Auflage.* Erlangen, 1848.
1ste Abtheilung XXVI et 370 p. in-8°.
2te Abtheilung, IV et 388 p. in-8°.

**Ueber den Rathschluss Gottes mit der Erde. Ein exegetisches Handbuch zum Studium sämmtlicher Bücher der heiligen Schrift. Schaffhausen, Verlag von Hurter*, 1846, X et 278 p. in-8°, *1ster Band, Altes Testament; 2ter Band, Neues Testament. Frankfurt, H. Zimmer*, 1857, 557 p. in-8°. — Voy. Reuter, 1848. *Heft* 5.

*Dr WOODHOUSE, *Narrative of events affecting the position and prospects of the whole christian church. Printed for private circulation*, 1847, London, George Barclay. (Il en existe une traduction allemande, que nous citons plus bas, mais qui n'a pas passé dans le commerce).

BŒTTICHER (Dr W.), *Die unter uns missionirenden Apostel.* Berlin, Thome, 1847.

**Die mosaische Stiftshütte, ihre Einrichtung und ihr Cultus als Vorbild für die christliche Kirche, A. M. gedruckt*, 1847. *Frankfurt, Zimmer,* VIII et 98 p. pet. in-8°. — Voy. *Tholuck, litter. Anzeiger*, 1848, p. 241. — Voy. Reuter, 1849, p. 36.

**Die Hoffnung der Kirche und ihre Pflicht in unsrer Zeit; ein Wort der Warnung an die Gegenwart; aus dem Englischen. Neue Ausgabe.* Francfurt, 1847, 43 p. in-8°. — Voy. Reuter, 1849, p. 44 et Tholuck, p. 241.

**Die Entrückung oder die Verwandlung der lebendigen Heiligen und ihre Erlösung von den Gerichten, die da kommen auf Erden, von John Hooper, rector of Albury,* Berlin, 1847, 46 p. in-8°. — Voy. Reuter, 1849, p. 46 et Tholuck, p. 241.

**Die eine Hoffnung aller Gläubigen nachgewiesen aus der heiligen Schrift; ein Wort zur Warnung und zur Stärkung in einer bösen Zeit, 2te Auflage,* Francfurt, Zimmer, 1847, 16 p. in-8°. — Voy. Reuter, 1849, p. 46. (*1ste Auflage,* Francfurt, 1846, 27 p., *Ein Wort zur Mahnung*: voy. Tholuck, p. 241.)

† *Ev. Kirchzeitg.*, 1847, N°s 103, 104.

† Ibidem 1848, N°s 7, 8, 62, 63, 67, 68.

**Das prophetische Wort des Herrn und unsre Zeit, oder Betrachtungen über Matthæus 24 und 25.* Nürenberg, 1848, 86 p. gr. in-8°.

*Bœhm (Ch.), *Reden mit Zungen und Weissagen, Apostel, Propheten, Evangelisten, Hirten und Lehrer. Ein Wort der Ermahnung, Warnung und Tröstung für alle Kinder Gottes.* Berlin, 1848, 23 p. in-8°. Voy. Reuter, 1849, p. 48.

Bœtticher (Dr W.), *Noch ein Wort der Warnung vor irvingistischen Lehrern, besonders in Betreff der Zukunft Christi*, 1848, 16 p. in-8°.

† Reich (G.), *Der Irvingismus: 1. Seine Geschichte; 2. Seine Lehre, Allgem. Kirchzeitg.*, 1848, Nos 20-23 et 53-57.

† — *Der Irvingismus, Tholuck, litter. Anzeiger*, 1848, Nos 31-34.

† * L. G. J. E. *Die Hoffnungen der Kirche Christi und des Volkes Israel in der Gegenwart. Ein Beitrag zur Lösung der grossen Fragen unsrer Zeit. 1stes Heft.* Nürenberg, 1848, 74 p. in-8°; *2tes Heft,* Nürenberg, 1849, 122 p. in-8°.

† Dr Vict. Andreæ, *Lebensfragen der Kirche Christi, Zehn Betrachtungen veranlaszt durch das Auftauchen des sogen. Irvingismus in Deutschland.* Francfurt, 1848, 126 p. in-12.

† *Ein Wort der Warnung: Ev. Kirchenzeitg.* 1848, *v. 2ten August.*

*Apost. Dr Woodhouse, *Erzählung von Thatsachen in Verbindung mit der jetzigen Lage und der Zukunft der ganzen chrislichen Kirche.* Francfurt a/M., Zimmer, 1848, 100 p. gr. in-8°. — Voy. Reuter, 1849; p. 57.

**Die Liturgie, zwei Theile. O. Jahresz. und Verleg. Druck von Brandis in Berlin.* — Voy. Reuter, 1849, p. 42 ss.

† Reich (G.), *Der Irvingismus und sein religiöser Charakter, in: Stud. und Krit.,* 1849, p. 193-242.

† Schultze, *Der Irvingismus, in Reuter's Repertor.,* 1849, p. 35-69.

† Thiersch, *Sendschreiben an Seine Hochwürden Herrn Thomas Merle (nur zu Privatmittheilg. gedruckt),* 18 Dec. 1849.

**Ueber das Sacrament der heiligen Taufe.* Erlangen, Heyd. et Zimmer, 1850, 30 p. in-8°. — Voy. Reuter, 1851, *Heft* 7, p. 52 ss.

†**Gedanken über das Apostelamt des Paulus,* Düsseldorf, 1850, 31 p. in-8°.

† Jacobi, *Heidenthum, Judenthum und Irvingianismus: Deutsche Zeitschr. v. Lic. Schneider,* 1850, Nos 5-8.

Spiritual Gifts and spiritual delusions: english Review 1850, vol. xiv, p. 123 ss.

† Stockmeyer (J.), *Kurze Nachricht über den Irvingismus. Zunächst für die evangelischen Gemeinden Basels.* Basel, 1850, 31 p. in-8°. Voy. Reuter, 1851, *Heft* 7, p. 52 ss.

† Guers (E.), Vie de Henri Pyt, p. 360 ss., p. 306, 307, 279, 283, 297 et passim.

Allgem. Intelligenzblatt der Stadt Basel, 1850, N° 13.

Darby (W. H.), *Die Irvingianer und ihre Lehre, aus dem französ. übers. v. J. v. Poseck,* Berlin, 1850, 21 p. — Voy. Reuter, 1851, *Heft* 7, p. 52 ss.

Washington Wilki, Ed. Irving, Lond. 1851.

Was sind die sogenannten Irvingianer für Leute? Eine Frage beantwortet für Alle, die über diese Sache etwas Zuverlässiges zu wissen wünschen. Berlin, Brandis, 1851, 44 p. in-8°.

Die Herrlichkeit des letzten Hauses, grösser noch als die des ersten geworden ist; oder: Die wiedererwachte apostolische Kirche, wie sie sich in der letzten Zeit bilden, gründen, mit ihren Feinden kämpfen, sie im Blute des Lammes überwinden, endlich siegreich im Triumph auf der ganzen Erde sich ausbreiten und ungestört ihren tausendjährigen Sabbath in Herrlichkeit feiern wird. Berlin, Brandis, 1831, 17 p. in-8°.

Joh. Schmidt (*Ueber Irvingianismus*) *Jahrbuch für die protestantische Geistlichkeit Deutschlands.* Berlin, 1852.

*† H. W. Thiersch, *Die Geschichte der christlichen Kirche im Alterthum, 2 Theile,* Francfurt a/M. u. Erlangen, 1852. Voy. *Recension von Rudelbach in Rud. und Guer. Zeitsch. für die luth. Kirche,* 1855, p. 141-150, *und Recension v. Lic. Weisz, in Reuter's Repertor.* 1852, 8, p. 85-91.

Iselin, *Die neuen Apostel und ihre Lehre, oder der sogenannte Irvingismus,* Bern, 1853.

**Die Gefahr der Gegenwart für die Fürsten und Völker der Christenheit,* 1853, gr. in-8°.

† Jacobi, *Die Lehre der Irvingiten, verglichen mit der heil. Schrift.* Berlin, 1855, 58 p. in-8°.

*†*Ich glaube eine heilige, allgemeine und apostolische Kirche;* o. J. Basel, F. Schneider, 45 p. in-8°.

*†*Ein Wort an unsre Zeit.* Basel, F. Schneider o. J. 5e édit. 12 p. p. in-8°.

*†*Vorwärts! oder: huldigst du dem Fortschritt?* Basel, ibid.; o. J., 10 p., p. in-8°.

*†*Ruf an meine Mitchristen,* Basel, ibid, 11 p.

*John Hooper, *Ueber die Zukunft unsers Herrn Jesu Christi.* 1855, in-8°. Francfurt, Heyd u. Zimmer.

† Guers (E.), L'Irvingisme et le Mormonisme jugés par la parole de Dieu. Genève et Paris, 1853, 128 p. in-8°.[1]

Maury, Les Irvingiens et les Saints du dernier jour, dans la *Revue des Deux-Mondes,* 1853 septembre, p. 961 ss.

---

1. La critique que M. Étienne Coquerel fait de cet ouvrage (Lien, 1853, no 19), est superficielle. Des phrases comme celle-ci : « L'Irvingisme est au-dessous de toute critique », ne sont pas les armes qui battront les sectaires.

†Bost (A.) Mémoires, t. II, p. 166-187 et passim.

Lehmann (G. W.), *Ueber die Irvingianer.* Hamburg, 1853.

Rossteuscher (Dr), *Die Thür der Hoffnung für die Kirche und den Staat. Deutsche Ausgabe von: The door of hope for Christendom.* Francfurt, H. et Z, 1854, 105 p. gr. in-8°. — Voy. Reuter, 1835, *Heft* 4, p. 85.

*Rothe C. *Das Opfer unsers Herrn Jesu Christi am Kreuz und das Opfer der Kirche im heiligen Sacrament des Altars, 2te Auflage,* 1854, in-8°.

*†Thiersch, *Ueber christliches Familienleben,* Francfurt, 1854 — *2te Auflage,* Francfurt, 1855. — Voy. Reuter, 1856, *Heft* 5, p. 156. *Rud. u. Guer., Zeitschr. für die luth. Kirche.* 1857, *Heft* 1. — *Ev. Kirchenzeit.*, 1855, Nos 28, 30, 31.

*†Bœhm (Ch. J. T.), *Schatten und Licht in dem gegenwärtigen Zustande der Kirche. Neun Abhandlungen, über christliche Wahrheiten für unsre Zeit, mit einem Vorwort von Dr W. Thiersch.* Francfurt u. Erlangen, 1855, xviii et 294 p. in-8°.

Die Irvingianer: Berckholtz, Mittheilungen für die Geistlichkeit Russland's. 1855, 3.

†Jœrg (Jos.-Edm.), *Der Irvingianismus (abgedruckt aus den histor.-polit. Blättern).* München, 1856, 176 p. in-8°.

Der Irvingismus, Kirch. Zeitschr., von Kliefoth u. Meier, 1856, I, p. 44 ss.

†* Rothe C., *Das Sacrament der heiligen Taufe,* 1856, in-8°.

†Schultze (F. W.), *Der Irvingismus.* Berlin, 1856, 56 p. in-8°. — Voy. aussi: *Evang. Kirch. Zeitg.*, 1849, Nos 49-52.

†Ribard, Essai historique et critique sur l'Irvingisme, Strasbourg, 1856, 55 p. in-8°.

†*Die Merkmale der wahren Kirche Jesu Christi und ihre Beziehung auf den christlichen Staat. Eine dogmatisch-symbolische Abhandlung, von einem Convertiten.* Innsbruck, 1856.

**Gottes Wort in unsrer Zeit dargelegt vor dem hochwürdigsten Domkapitel des Bisthums Augsburg in der Untersuchungssache des* JOH. EVANGELIST Georg Lutz, *ehemal. Pfarrers und Dekans in Oberroth. Von ihm selbst herausgegeben.* Ulm, 1857. 350 p. in-8°. Voy. *Ev. Kirch. Zeitg.* 1857, N° 89.

*_Die Verketzerungsgeschichte des excommunicirten Pastors_ LORENZ EGGER, _ehemal. Kaplans in Hauenstetten bei Augsburg von ihm selbst aktenmässig erzählt und herausgeg._ Ulm, Müller, 1857.

*_Aktenmässige Inquisitionsgeschichte des_ BALTHASAR FERNSEMER, _excommunicirten Priesters und ehemaligen Pfarrers zu Dietershofen im Bisthum Augsburg ; nebst einer histor.-dogmat. Abhandlung über die Kirche. Von ihm selbst herausgeg._ Ulm, 1857.

*_Aktenmässige Darstellung der officiellen Verhandlungen über die Glaubensansichten in Betreff des sogen. Irvingianismus und die wegen derselben erfolgten Privation und Excommunikation des Domvikars, ersten Ordinariats-Secretairs und bischöflichen Kathedralfonds-Administrators_ PH. JAC. SPINDLER, _zu Augsburg; von ihm selbst herausgeg.,_ Kaufbeuren, 1857.

Pour les trois derniers ouvrages, voy. _Ev. Kirchzeitg._ 1857. N°s 98-99.

*†ARMSTRONG (NIC.), _Das zukünftige Reich, Adventspredigt. Aus dem Englischen._ Francfurt, 1857, 16 p. in-8°. (Druck von Schneider, in Basel.)

*† — — _Von zweierlei Kreutzigung des Herrn, Charfreitagspredigt, aus dem Englischen,_ 19 p. in-8°. (Druck von Schneider, in Basel.)

*† — — _Die Auferstehung Christi und derer, die Christo angehören wenn er kommen wird, Osterpredigt,_ 20 p. in-8°. (Druck von Schneider, in Basel.)

†Köstlin, _Der Irvingismus._ GELZER, _Protest. Monatsbl.._ 1857, _Heft_ 1.

Voici le plan que nous suivrons : Nous discuterons dans un premier chapitre les doctrines de l'Irvingisme sur la nature humaine de Christ, le péché et le Saint-Esprit; dans un second, nous traiterons de l'Église et

des charismes; dans un troisième, nous donnerons une caractéristique du culte irvingien; dans un quatrième, nous parlerons des sacrements, et dans un cinquième, enfin, nous examinerons les opinions eschatologiques sur lesquelles les Irvingiens fondent tout leur système.

CHAPITRE PREMIER.

Doctrines de l'Irvingisme sur la nature humaine de Christ, sur le péché et sur le Saint-Esprit.

---

§. 1er. *Sources.*

C'est à dessein que nous donnons à notre travail le titre d'Essai sur les doctrines des Irvingiens, et non celui d'Essai sur la dogmatique irvingienne; car on ne trouve en cette secte rien moins qu'une dogmatique, et les doctrines qu'elle professe sont loin de pouvoir former un ensemble organique, un système bien déterminé. Tant que les doctrines d'Irving ne s'étendirent pas au delà de l'Angleterre, ses partisans ne virent pas la nécessité de construire un système d'enseignement, puisqu'ils attendaient la fin prochaine du monde et la parousie subite et immédiate de Christ, annoncées comme devant certainement avoir lieu. A la mort d'Irving, il n'y eut du reste, parmi ses adeptes, aucune personnalité marquante, aucun homme possédant la science nécessaire pour entreprendre et accomplir dignement une pareille œuvre. Les dogmes

divers furent traités séparément dans des brochures de peu de dimension.

Ces éléments de doctrines ne pourraient même pas être réunis de manière à former un système à cause des nombreuses contradictions qui s'y trouvent, et nous aimons à croire, que plus d'une de ces doctrines aurait disparu, si l'un des membres de la secte avait essayé un travail systématique. Ce n'est que depuis que l'Irvingisme a passé sur le continent, qu'il a trouvé un apologiste et un écrivain distingué, M. le professeur Thiersch, « le Tertullien « du montanisme renouvelé[1]. » Dans deux de ses ouvrages[2], qui du reste n'ont pas pour but immédiat de faire connaître les principes de l'Irvingisme, M. Thiersch montre qu'il partage les opinions de cette secte.

La majeure partie de cet enseignement se retrouve dans l'ouvrage du maître de Thiersch, M. Ch. J. T. Bœhm : *Schatten und Licht*, etc. Dans la préface de ce livre nous lisons entre autres choses ce qui suit : « La matière n'est « pas traitée scientifiquement; nous exposons la doctrine « chrétienne dans toute sa simplicité; bien que notre « ouvrage ne soit pas un fruit mûri sur l'arbre de la « science allemande ou de la science en général, il sera « cependant à même de soutenir le plus strict examen « scientifique, et surtout l'expérience de la vie.[3] »

1. Dr J. Heinr. Kurtz, *Lehrb. der Kirchengesch. Dritte Ausg.* Mitau, 1857, p. 690.

2. *Vorlesungen über Catholicismus und Protestantismus.— Die Geschichte der christlichen Kirche im Alterthum.*

3. Nous apprenons également par cette préface que l'ouvrage de Thiersch intitulé : *Ueber christliches Familienleben,* renferme une partie de la morale irvingienne.

Parmi les ouvrages qui nous font connaître les principes de l'exégèse et de l'herméneutique, nous nommons d'abord : *Ueber den Rathschluss Gottes, etc. Ein exegetisches Handbuch, etc.*

On dirait que l'évangéliste *Caird*, qui passe pour en être l'auteur, aurait voulu gagner à sa cause les catholiques-romains, tant il se rattache à leurs idées et à leurs sources. Tout en exigeant de la part de ses lecteurs une indépendance complète de tout préjugé de confession, il ne donne lui-même qu'un exposé des vues de l'Irvingisme. Un second spécimen de cette manière de faire de l'exégèse nous est offert par l'auteur du traité intitulé : *Die mosaische Stiftshütte.* L'auteur part de la proposition vraie en elle-même, « que partout la nature, la matière sert de base à l'esprit, » et il en conclut faussement que le tabernacle n'a été que *l'ombre* de la forme de l'Église, telle que Dieu l'a conçue de toute éternité dans son plan providentiel ; il ne songe pas à prouver, que le culte en esprit et en vérité est par lui-même indépendant du culte imparfait et matériel de l'Ancien Testament, puisque ce culte spirituel n'a commencé à se développer qu'après l'abandon du culte judaïque. Enfin, l'auteur semble oublier qu'on puisse employer d'une manière convenable la symbolique si riche et si profonde du tabernacle, et se laisse aller à une foule d'explications arbitraires, puériles, et parfois même absurdes.

Nous renvoyons pour les autres sources au catalogue exact que nous en avons donné plus haut.

En exposant les doctrines et le culte de l'Irvingisme, nous nous en sommes toujours tenus aux expressions des

adhérents eux-mêmes, et là où les sources directes et premières nous ont fait défaut, nous avons suivi les données que nous présentent plusieurs récensions, citations ou analyses, et que nous avons pu vérifier pour en constater l'intégrité.

§. 2. *Doctrine sur la nature humaine de Christ.*

Nous exposons cette doctrine d'après des extraits que Hohl donne de l'ouvrage d'Irving: *On the human nature of Christ*, et des passages de la défense d'Irving: (*The Trial*, etc.)

Irving parle de la nature humaine de Christ en elle-même, la regardant comme séparée de sa personne; il détermine très-exactement les propriétés de cette nature, dont Christ s'est revêtu, et il prouve qu'elle a été en tout semblable à la nôtre; que, par conséquent, dans la conception miraculeuse, il n'y a pas eu de changement dans la substance de la nature humaine de notre Seigneur; étant tout à fait humaine, quant au corps et quant à l'âme, elle est soumise à toutes les conditions d'une nature humaine déchue, elle est tentée dans toutes ses parties, extérieurement et intérieurement comme nous, mais toujours triomphante de la tentation; elle est parfaitement sainte, selon la chair et selon l'esprit, non par suite d'une différence de substance, de propriétés, de facultés ou de dispositions, mais uniquement parce que la personne du Fils de Dieu a revêtu cette nature, et que le Saint-Esprit tout-puissant a toujours su dans la tentation le préserver absolument de tout péché, et accorder sa volonté avec celle de Dieu.

La substance de Christ était chair de la femme et celle-ci est pécheresse (γενόμενος ἐκ γυναικὸς, Gal. IV, 4). Il était né de la race de David (γενόμενος ἐκ σπέρματος Δαβὶδ κατὰ σάρκα, Rom. I, 3) et David est pécheur. Il a pris la postérité d'Abraham (σπέρματος Ἀβραὰμ ἐπιλαμβάνεται, Hébr. II, 16), et celui-ci est pécheur. Il était né sous la loi (Gal. IV, 4, γενόμενος ὑπὸ νόμον); or, la loi n'est pas faite pour le juste, mais pour le pécheur, c'est elle qui fait connaître le péché (Rom. VII, 7). Christ était dans l'état de la connaissance du bien et du mal; or, cet état, c'est celui de l'homme déchu et non pas celui de l'homme avant la chute. Jésus-Christ était mortel; car c'est pour détruire par sa mort celui qui avait l'empire de la mort, qu'il a participé à la chair et au sang (ἀυτὸς παραπλησίως μετέσχε τῶν ἀυτῶν sc. σαρκὸς καὶ αἵματος, Hébr. II, 14); or, la mortalité n'est pas la propriété d'une substance pure, mais bien celle d'une substance pécheresse. Jésus-Christ enfin fut en toutes choses tenté comme nous : néanmoins il resta sans péché, parce qu'il n'y donna jamais son assentiment.

Pour qu'un acte soit péché, il faut nécessairement que la volonté de celui qui agit y contribue; les convoitises, les penchants de la chair ne sont pas des péchés. Si donc, dans la nature humaine de Christ, il n'y avait pas eu de convoitises, de penchants, de ténèbres spirituelles, Satan n'aurait pas pu s'approcher de lui pour le tenter; car le fait même que quelqu'un est tenté, ne constitue pas le péché, il faut, pour qu'il y ait péché, que celui qui est tenté, succombe à la tentation. Or, Christ n'a jamais succombé à la tentation : le péché originel était

exclu de sa personne par suite même de sa constitution, et le péché actuel, il l'a toujours vaincu pendant toute sa vie; il était donc sous tous les rapports libre du péché, bien qu'il eût revêtu une chair pécheresse et déchue. C'est à cause de cette chair que le péché a exercé son action dans l'intérieur de Christ, et cela sous toutes les formes possibles; toutes les pensées, tous les désirs, toutes les convoitises imaginables ont assailli son âme pour l'exciter à des actes coupables; mais Il en a triomphé toujours et partout — Dieu habitait en Lui par le Saint-Esprit et Lui avait donné cette puissance remarquable.

A cause de la chair que le Christ avait revêtu, *la mort était pour Lui une nécessité physique;* mais malgré la malédiction que sa chair déchue faisait peser sur Lui, il a, par sa mort, offert en sacrifice à Dieu notre nature déchue sanctifiée complètement par Lui: Il a extirpé le péché, Il a reconcilié Dieu avec nous, Il est devenu un exemple pour nous par sa vie tout entière, pendant laquelle Il devait s'exercer dans la foi, en sa qualité d'homme, c'est-à-dire en sa qualité d'être qui ne possédait qu'une âme humaine et limitée.[1]

---

1. Nous avons placé cette doctrine de l'Irvingisme en tête de toutes les autres, parce qu'elle surgit en premier lieu et parce que nous croyons pouvoir montrer qu'elle a été la source d'autres aberrations de la secte. Autant que nous savons, elle n'a pas été rétractée d'une manière formelle. Nous lisons bien dans l'ouvrage de Böhm, *Schatten und Licht*, etc., quelques passages qui semblent apporter quelques modifications à cette doctrine; ainsi Böhm dit à propos de l'essence du baptême, p. 72 : « C'est par la mort que « Christ le Saint et le Juste (*der Sündlose*) a subi une seule fois pour le péché, « que notre vieil homme a été crucifié (Rom. VI, 10. 6), et que le péché a été « condamné dans la chair (Rom. VIII, 3); c'est en cette mort mystérieuse de « l'Homme-Dieu, par laquelle Dieu a condamné le péché une fois pour toutes

§. 3. *De l'œuvre de Christ.*

Jésus-Christ a accompli une œuvre de salut, de rédemption, en se donnant comme un homme resté saint et sans péché malgré toutes les tentations. Réconcilier, sanctifier, vivifier et glorifier notre nature rebelle, souillée par le péché, atteinte par la mort et couverte d'opprobre, voilà l'œuvre du Christ.

Mais le but principal que voulait atteindre la volonté divine par la mission du Christ, c'est la fondation et la conservation de l'Église, comme institution révélatrice de la puissance de Dieu. Assis sur son trône dans les cieux, Christ exerce jusqu'à présent, par ses apôtres, sa puissance et sa surveillance suprêmes, communiquant son esprit

---

« (Gal. III, 13); que nous sommes ensevelis par le baptême; c'est par elle que « nous mourons au péché, et que le vieil homme en nous est condamné. » Plus loin, à la page 73, nous lisons : « Par la mort de Christ sur la croix, « nos péchés et ceux du monde entier, que Dieu a fait venir sur Lui, sont « effacés (Jean I, 29). Dieu a fait pécher à notre place Celui qui n'avait point « connu le péché (2 Cor. V, 21), et c'est lui qui est la propitiation pour nos « péchés; et non-seulement pour les nôtres, mais aussi pour ceux de tout « le monde (1 Jean II, 2). »

Nous citons volontiers ces passages; nous aimerions y reconnaître un progrès, un rapprochement vers la vérité. Mais aussi longtemps que les adhérents de la secte ne déclarent pas, par l'organe de l'un d'entre eux, qu'à telle et telle époque, en tel point de doctrine, ils aient été dans l'erreur, nous croyons être autorisés à regarder l'enseignement primitif comme le seul authentique. — Car d'abord : les expressions des passages cités ne sont pas assez précises pour exclure l'opinion d'Irving, elles souffrent facilement une interprétation dans son sens; de plus, cet enseignement sur la nature humaine du Christ a été reproduit depuis la mort d'Irving dans un écrit intitulé: « *Ueber das Sacrament der heiligen Taufe* »; enfin la secte maintient d'autres points de doctrine, qu'elle abandonnerait, si elle modifiait ou rejetait son enseignement sur la nature humaine de Christ. Nous nous croyons donc pleinement autorisés à regarder cette doctrine comme appartenant encore aujourd'hui à l'Irvingisme.

vivifiant à tous les membres de l'Église universelle. Car Il a promis d'être avec nous, à condition que nous observions tout ce qu'Il nous a ordonné. Mais Il ne veut être avec nous, auprès de nous, que dans ses institutions, c'est-à-dire dans les institutions de son Église.

§. 4. *Du péché.*

Si nous examinons bien l'opinion d'Irving sur la nature humaine du Christ, nous ne pouvons y voir qu'une conséquence légitime du pélagianisme, si profondément inhérent à la nature spirituelle de cet homme. Sans doute, comme le dit Irving dans le passage que nous avons cité plus haut, « *pour qu'une action soit mauvaise,* « *il faut que la volonté de l'homme y contribue,* » mais il n'est pas vrai, comme l'auteur en conclut deux lignes plus bas, *que la chair a des penchants, qu'elle fait convoiter la volonté; mais qu'aussi longtemps que cette dernière ne donne pas son consentement, il n'y a pas péché.*

Pour Irving donc, le désir, la convoitise ne sont point des péchés; ils ne le deviennent que selon les circonstances: opinion tout à fait pélagienne, que combattait déjà S. Augustin et au sujet de laquelle il dit: « N'est- « ce pas une injustice que ce qui est supérieur, doive « servir ce qui est inférieur? n'est-ce pas une injustice « que ce qui est inférieur, résiste avec opiniâtreté à ce « qui est supérieur, même alors que la victoire ne lui « est pas accordée. »

Le péché, dans sa véritable essence n'*est* pas un acte, mais *un état,* une manière d'être incompatible avec l'image de Dieu dans la nature humaine; à cause de

cette incompatibilité, le péché est donc *péché habituel* (Rom. VII, 17.20); il produit des *péchés actuels* de même que l'état de maladie engendre des phénomènes de maladie. Le péché habituel est l'essence, les péchés actuels en sont les phénomènes. Sans doute, ces derniers exigent le concours d'actes volontaires, provoqués par des occasions données. Mais ce n'est pas l'acte extérieur qui détermine sa valeur ou sa non-valeur morale; c'est au contraire la direction intérieure que prend la volonté qui, malgré tous les changements dans les phénomènes, est toujours *une, constante,* dans le même état, c'est-à-dire dans celui d'*inimitié contre Dieu.* (Rom. VIII, 7.)

Irving et ses adhérents ne tiennent compte que des phénomènes extérieurs; ils regardent le péché comme quelque chose de peu d'importance, comme quelque chose de matériel pour ainsi dire, et par cela même facile à écarter. Si, pour vaincre le péché, nous n'avons besoin que d'une détermination de notre volonté, celui qui ne connaît pas la profondeur de ses péchés et qui s'efforce d'acquérir une sainteté extérieure, se convaincra bientôt qu'il conserve un cœur pur, que son âme fait chaque jour des progrès dans la sanctification, et il ne s'apercevra pas que le péché y couve encore et que même il se propage rapidement.

§. 5. *De la sainteté de Christ.*

Quant à la nature humaine de Christ, nous devons affirmer, contre les Irvingiens, que le Fils de Dieu, qui était dans le sein du Père comme λόγος ἄσαρκος (Jean I, 18), a revêtu, à l'époque déterminée par Dieu, la nature hu-

maine, vraie, entière et parfaite, conçue dans le sein de la vierge Marie par l'efficace du Saint-Esprit, *nature*, par cela-même, *sans péché,* et qu'il l'a tellement unie avec lui-même qu'il l'a fait participer également à ses attributs divins. Il est vrai que Christ n'a pas revêtu la nature humaine en général, mais la nature humaine déjà affaiblie par le péché, exempte seulement du péché. Il devait le faire pour pouvoir être semblable, même dans leur faiblesse, à ses frères déchus, et pour pouvoir devenir leur Sauveur.

Mais la nature humaine de l'Homme-Dieu se distingue de la nature humaine des autres hommes :

1° Par sa *génération surnaturelle* opérée par le Saint-Esprit (Matth. 1, 18; Luc I, 34-37);

2° Par *le fait que la personalité de la nature humaine n'a pas cessé d'exister dans la deuxième personne de la divinité,* c'est-à-dire que la nature humaine n'est pas personnelle en elle-même, mais qu'elle n'est telle que dans et avec la nature divine (ἐνυπόστατος); sans préjudice des deux natures, il n'y a donc pourtant qu'une seule personne (1 Tim. II, 5; Éph. IV, 5; 1 Cor. VIII, 6);

3° Par son *anamartésie* qui n'est ni acquise, ni imputée, mais qui est une justice appartenant à l'Homme-Dieu par sa naissance, une justice propre à sa nature et qui le rend complétement libre des atteintes du péché actuel et du péché habituel;

4° Par *l'immortalité,* qui est non l'impossibilité de mourir, mais la possibilité de ne pas mourir (*Christus potuit non mori*).

Irving dit bien que *notre Seigneur était sous tous les rapports sans péché*[1], et cependant il ne lui attribue pas une parfaite anamartésie. Personne ne contestera que la nature humaine du Christ dut être douée de liberté morale comme le premier Adam; Christ devait pouvoir se déterminer librement pour ou contre la loi, et en cela il se rangeait parmi les enfants déchus d'Adam.

Dans sa nature humaine il y avait donc aussi la possibilité de pécher; car sans cela Il ne nous aurait pas été semblable, c'est-à-dire, homme dans le vrai sens; nous pourrons donc dire : *Christus potuit non peccare.*

Mais puisque l'Homme-Dieu était de toute éternité destiné à remplir le décret éternel de Dieu pour la réconciliation et le salut de ses frères, cette possibilité devait cesser par l'union intime et essentielle de la nature divine avec la nature humaine, de telle sorte que sans donner lieu à une contradiction nous pourrons dire : *Christus non potuit peccare.*

Les conséquences qui résultent de ce dogme bien ou mal compris, nous montrent combien il importe de bien le déterminer. Si la chair de Christ est sujette à des désirs, à des convoitises, si par suite Christ est obligé de vaincre en lui-même la puissance du péché et de la chair avant de pouvoir sauver les pécheurs, il n'est plus capable d'offrir un sacrifice expiatoire à notre place; sa mort n'est plus un acte volontaire, mais une conséquence du péché, une nécessité physique; elle est impossible, à moins que sa nature ne soit souillée et corrompue par le péché.

---

1. Hohl, p. 92.

Christ n'est alors plus qu'un saint, ranimant la force morale des pécheurs; il n'est plus que le chef de ceux qui par lui se sont élevés à une prétendue sanctification de la vie; c'est, en effet, là ce que reconnaissent et ce qu'enseignent Irving et ses adeptes, et nous ne pouvons que les louer d'être aussi conséquents.

Autant ils amoindrissent la dignité du Fils de Dieu, et autant ils abaissent sa nature humaine, autant ils rehaussent le mérite des hommes, en leur démontrant la possibilité d'atteindre en cette vie, en leur chair mortelle, le même degré de sainteté que leur Seigneur Jésus-Christ.

§. 6. *De la sanctification.*

Le chrétien doit s'efforcer de devenir en toutes choses, sans aucune exception, semblable à son Sauveur. Il a par suite l'obligation d'accomplir les œuvres et les miracles que le Seigneur a accomplis ici-bas. C'est le Christ entier qui nous est posé comme modèle; c'est Lui que nous devons imiter; nous devons être saints comme Il l'a été, parfaits comme le Père dans le ciel est parfait. Tout homme qui par le baptême est membre de l'Église, doit mener une vie pure, et atteindre une sainteté sans tache; voilà les biens dont il assume la responsabilité à l'égard de Dieu. Cette sainteté est un état, où Dieu trouve en l'homme un plaisir réel (*der Zustand eines realen Gottgefälligseyns*); tous les baptisés sont appelés à cet état, nous devons tous y parvenir, et cela non *dans un corps glorifié*, mais dans notre chair mortelle[1]. Ce n'est pas au delà du

1. Voy. *Die Hoffnung der Kirche*, où ces idées sont développées.

tombeau que la fiancée du Christ doit être sanctifiée et parée pour la noce. Dieu n'attend pas la mort, ni le dépouillement de ce corps pour couronner ses élus; c'est sur cette terre que doit s'accomplir l'œuvre de purification et de sanctification, opérée dans tous ses membres par la puissance de Christ et par l'action du Saint-Esprit; c'est sur cette terre que sa fiancée doit l'attendre, pour aller à sa rencontre avec ceux qui dorment dans le tombeau, lorsqu'ils seront revêtus d'un corps glorifié.[1]

§. 7. *Réfutation.*

A l'exception de Christ, il ne s'est trouvé aucun homme, et il ne s'en trouve encore aucun qui ne soit souillé par le péché, quel que soit le degré de sainteté auquel il soit parvenu; de même aucune communauté, quelle que soit sa perfection, ne peut dire qu'elle se compose uniquement de saints[2]. Est-il un homme qui comme Christ, puisse dire: « Qui de vous me convaincra de péché? (Jean VIII, 46.) qui puisse se nommer ὁ μὴ γνοὺς ἁμαρτίαν?! (2 Cor. V, 21; Rom. V, 18; Phil. II, 6.)

Il est sans doute vrai, que l'Évangile crée un nouvel homme, mais il le crée dans le vieil homme, et ce dernier subsiste jusqu'à ce que le nouveau soit arrivé à sa perfection. Aussi le christianisme n'a pas seulement en vue un nouvel état de l'homme, mais il renferme encore en lui les forces nécessaires pour réaliser un état en tout conforme à la volonté divine, un état qui transforme l'humanité en un temple pur et saint de la majesté divine.

---

1. Böhm, *Schatten und Licht*, p. 11.
2. Voy. Éphes. V, 26-27; Jean XVII, 17. 19; Hébr. X, 10.

Cet état, la parole de Dieu l'exige d'une manière catégorique.

Si nous passons en revue toutes les communautés fondées par les apôtres eux-mêmes, nous ne trouvons chez aucune d'elles cet état parfait, idéal de pureté, de sainteté, soit dans la vie intérieure, soit dans la vie extérieure; nous ne le trouvons pas même à Thessalonique, cette communauté dont Saint-Paul loue avec tant d'assurance la foi vive et la charité sincère; l'apôtre est obligé de lui rappeler les commandements les plus ordinaires et de lui adresser les exhortations qui nous dévoilent en son sein les traces de leur état pécheur. D'ailleurs, aucun passage du Nouveau Testament ne nous autorise à penser qu'un pareil état de sainteté parfaite doive ou puisse se réaliser ici-bas. Le Seigneur lui-même enseigne aux siens à prier chaque jour : Pardonne-nous nos offenses; Saint-Paul dit qu'il n'a pas atteint le but et qu'il n'est pas parvenu à la perfection (Phil. III, 12). Il sait que la meilleure conscience ne peut pas le rendre juste devant Dieu : οὐκ ἐν τούτῳ δεδικαίωμαι (1 Cor. IV, 4). Or, la distance qui nous sépare du but, le besoin de justification que nous éprouvons, sont des preuves certaines que la pureté et la sainteté nous font encore défaut; car la justification est le principe générateur et la sanctification, la vie nouvelle en est le fruit. D'après sa nature actuelle même l'homme ne peut jamais atteindre cette pureté, cette sainteté de vie dont parlent les Irvingiens. Notre chair conçue et née dans le péché (Ps. LI, 7; Jean III, 6), corrompue par le péché, amènera sans cesse dans l'âme des convoitises impures, et ne pourra

pas être un vase parfaitement propre à recevoir la vie nouvelle que produit l'esprit de Dieu. Il faut que notre habitation actuelle en ce corps soit détruite, il faut qu'une autre la remplace au jour de la résurrection, afin que le péché en soit complétement banni; alors seulement l'état de l'homme sera tel qu'on pourra l'appeler céleste; alors, quand le royaume de Dieu sera accompli, la sainteté parfaite de ses membres sera aussi réalisée.

§. 8. *Du Saint-Esprit.*

L'enseignement que produisent les Irvingiens sur la sainteté absolue du chrétien, se base sur cette autre opinion erronée, que *le baptême du Saint-Esprit communique au croyant la puissance du Saint-Esprit dans la même mesure au moins que Christ la possédait.* Cette assertion est en contradiction flagrante avec l'Écriture-Sainte qui nous enseigne que Jésus-Christ seul possède l'Esprit-Saint dans sa plénitude et non pas seulement par mesure : c'est là ce que nous montrent les passages Jean I, 32-33 et Jean III, 34. L'Écriture nous enseigne en outre que les dons de l'Esprit ne sont accordés à chacun que par mesure et selon la volonté de Dieu (Ephés. IV, 7. 16; Rom. XII, 3, 6; 1 Cor. XII, 4, 8-11, 28-30).

L'Irvingisme prétend encore que le Saint-Esprit sert de médiateur entre la créature finie et son créateur infini; « le Père et le Fils sont tous deux en dehors de ce monde, « l'Esprit-Saint fait que le Père vienne en sa substance « *dans* notre cœur pour y habiter[1]. »

---

1. Citons encore un passage d'Irving lui-même : « Puisque l'âme de Christ « est un être limité, par lequel Dieu ne cesse d'agir, il s'agit de savoir com-

C'est par la puissance du Saint-Esprit que Dieu habite en l'homme Jésus-Christ; c'est par là seulement que ce dernier a été capable d'accomplir des signes et des miracles.

Le Saint-Esprit communique à la créature misérable les moyens de salut du Christ et leur donne force et efficace.

Le Saint-Esprit achève l'œuvre de la glorification pour la création tout entière, en donnant à la créature sauvée, rachetée, la force qui vient d'en haut, les biens célestes du monde à venir, en la faisant participer à la nature même de Dieu.

Dans la régénération, c'est le Saint-Esprit, qui, sous l'influence du Père, engendre en nous le nouvel homme. De même qu'avec l'assistance du Père et du Saint-Esprit, l'Homme-Dieu a dans les jours de son abaissement, résisté à toutes les tentations, les a vaincues et s'est lui-même offert comme le saint, de même les chrétiens sont purifiés du péché par le Saint-Esprit, avec l'aide du Fils; c'est le Saint-Esprit qui entretient et affermit en eux cette nouvelle vie de Dieu.

La troisième action du Saint-Esprit s'effectue par ce qu'on appelle *le baptême ou l'onction du Saint-Esprit;* ce n'est ni la régénération, ni l'union avec Christ, mais une

« ment cet être relatif, qui n'est plus actuellement dans ce monde, peut cependant être dans le monde, dans les âmes de beaucoup d'hommes, peut « s'y trouver à toutes les époques. Cela ne peut avoir lieu que par l'intermédiaire d'un autre être qui procède du Christ, qui pénètre dans les limites « de l'espace et du temps, et qui peut réunir Christ et les hommes, de manière qu'ils ne forment ensemble qu'une unité parfaite. Cet être, c'est la « personne du Saint-Esprit. »

opération spéciale du Saint-Esprit, qui peut ne pas avoir eu lieu pour le chrétien régénéré et uni avec Christ. C'est par cette onction de l'Esprit que le cœur du croyant devient la demeure du Père.

Nous ne nous arrêterons pas à réfuter toutes ces opinions, qui reposent soit sur une exégèse forcée, soit sur une connaissance imparfaite de l'âme et de l'état intérieur du chrétien en général. Car Irving ignore ce qu'exige la communication d'une nouvelle vie morale. Aucun passage de ses écrits ne renferme une idée saine de la régénération, de cette nouvelle création d'en haut; pour lui, ce n'est pas une nouvelle personne qui est créée, ce n'est pas même quelque chose de nouveau, qui se trouve produit et implanté dans le vieil homme. C'est uniquement pour lui le maintien intact de la vieille substance dans son état actuel par l'influence de la divinité invisible[1].

Nous nous bornerons à relever quelques idées fausses sur l'essence de Dieu : « Dieu, est-il dit, est en dehors du monde. » Cependant il l'a créé par sa toute-puissance : donc par ce côté de son être, par la toute-puissance il *est dans ce monde*, et pour le moins *avec le monde*, car sans cela ce dernier retomberait dans le néant. Si l'Irvingisme se refuse à nous accorder cette conclusion, s'il nous objecte que Dieu peut être en dehors du monde, et cependant l'avoir créé, qu'il peut le conserver par sa Toute-Puissance, nous lui demanderons comment Dieu n'y serait pas par le reste de son être, par ses attributs éthiques, nous lui demanderons comment Dieu a pu faire participer le monde

---

1 *On the human nature* d'après Hohl.

à la force de son être, sans faire intervenir ses attributs éthiques; car les irvingiens prétendent que Dieu n'en aurait pas eu besoin lors de la création du monde.

La mission du Saint-Esprit a eu, selon Irving, ce triple but :

1° De manifester dans l'Église la Toute-Puissance de Dieu et de son Fils ressuscité;

2° De nous rappeler tout ce que le Seigneur a enseigné ici-bas, pour que nous puissions en rendre témoignage;

3° De nous annoncer ce que le Christ n'a pas pu dire dans les jours de son abaissement, ce que le Saint-Esprit lui entendra dire, et de nous communiquer les destinées futures de son royaume.

Nous sommes maintenant amenés à exposer les idées de l'Irvingisme sur l'*Église*, sur les *charges* et les *charismes*, idées qui depuis la fondation de la secte, n'ont pas cessé de jouir d'une faveur toute particulière.

CHAPITRE II.

De l'Église, des charges et des charismes.

---

§. 9. *De l'état primitif de l'Église.*

L'Église chrétienne nous présente à son origine un modèle de perfection, qui ne se retrouve plus dans tout le cours de son histoire (Act. II et IV). Son but était d'être un organe parfait de Dieu, par lequel celui-ci put

révéler à la créature relative et finie, les attributs de l'être absolu et infini du Créateur. Une sainteté absolue, qui maintenait son union avec son chef saint et parfait, avec Christ, était pour l'Église la loi intime, la condition de son existence. A sa fondation, elle reçut par le Saint-Esprit et d'après le type du tabernacle mosaïque dans l'Ancien Testament, tous les *moyens* nécessaires à la réalisation de sa destinée pendant le cours de son existence terrestre. Elle possédait l'*unité* de la vie intérieure par l'*amour* que le Saint-Esprit avait répandu dans le cœur de tous ses membres. Le Saint-Esprit produisait *la soumisson à la foi* (ὑπακοὴ πίστεως) une abnégation complète de la volonté propre, une obéissance entière au Fils de Dieu, devenu homme, non comme à un absent, mais comme à un Dieu et Seigneur présent dans son Église au moyen du Saint-Esprit, comme à un Dieu qui se manifestait dans les charges et dans les règlements de son Église. Car à côté des sacrements, l'Église possède les charges et les dons de l'Esprit, réceptacles des bénédictions divines, que la Toute-Puissance de son auteur lui a destinées. Les principales de ces bénédictions sont la *Sainteté* et la *Puissance*. Les *charges* étaient celles des *apôtres*, des *prophètes*, des *évangélistes*, des *pasteurs et docteurs*.

Examinons chacune de ces charges en particulier :

§. 10. *Les apôtres*.

En établissant les apôtres, le Seigneur employa pour son Église le moyen qui lui convenait le mieux. Ce fut pour elle le don le plus excellent qu'il lui ait fait, puisque

c'est par l'organe des apôtres qu'elle a reçu le plus de bénédictions. Toutes les charges sont implicitement renfermées dans celle de l'apôtre; en effet, chaque charge communique la vie spirituelle aux croyants; mais l'apostolat communique d'une manière immédiate l'Esprit saint et vivifiant. L'apostolat tient son pouvoir de Jésus-Christ lui-même; c'est lui qui engendre et entretient les autres charges ecclésiastiques. Dans les Saintes-Écritures, ce sont les apôtres seuls, qui sont présentés comme le centre de l'autorité ecclésiastique, et comme le fondement unique de la doctrine. *C'est*, en effet, *dans l'apostolat seul que l'Église visible sur cette terre trouve son unité.*

§. 11. *Les prophètes, les évangélistes, les pasteurs et docteurs.*

Le *prophète* sert d'organe au Saint-Esprit, pour communiquer à la communauté les vérités que, dans le Ciel, Christ a communiquées au Saint-Esprit; ce ne sont pas des points de doctrine, que révèle le prophète, mais des instructions sur l'usage que les apôtres ont à faire de leur autorité, des communications sur le choix des ministres dont Dieu veut se servir dans son Église. Le prophète, c'est l'*œil* du Seigneur; c'est lui qui répand la lumière sur les voies que Dieu trace à son Église, sur les hommes qui doivent le servir, et sur les destinées futures du monde en général, et de l'Église en particulier. Probablement son activité s'étendait encore au delà; il devait, sans doute, révéler les trésors cachés que renferment les passages prophétiques et typiques des Saintes-Écritures et en indiquer l'application.

L'*évangéliste* annonce le salut en Christ à ceux qui ne le connaissent pas encore.

Le *pasteur* et *docteur* a pour fonction la cure d'âmes parmi les membres de la communauté; il paît les brebis et travaille à la sanctification de l'Église de Dieu.

Le Seigneur maintenant ressuscité et assis à la droite du Père a donné à son Église pour l'édifier et la perfectionner (Éphés. IV) *des chefs et conducteurs dont l'activité se présente sous une forme quadruple.* Cette forme se justifie pleinement par le type que nous en offrent la personne et l'œuvre du Christ. Il est lui-même le souverain sacrificateur, l'*apôtre* de la foi que nous professons. (Hébr. III, 1.)

Il est le *prophète* comme Moïse (Act. III, 22), l'*évangéliste;* il annonce l'Évangile aux pauvres (Luc IV, 18), le bon *pasteur.* (Jean X, 12.)

En outre, cette quadruple forme répond, on ne peut mieux, aux besoins de l'homme; car, si l'homme entier doit être sanctifié, consacré à Dieu, il faut que l'*évangéliste* éveille sa *conscience,* par la parole qui le convainc; il faut que le *pasteur* agisse sur son *cœur* (*das Gemüth*) par son *amour;* il faut que le *prophète* dirige son *imagination* et qu'il éclaire par ses *révélations* les facultés de son *entendement*; il faut, enfin, que l'*apôtre* impose ses *commandements* à la *volonté* de l'homme ou plutôt à son *être spirituel* tout entier. (*der Einheit des menschlichen Geistes*), 1 Cor. XIV, 37.

§. 12. *Des charismes.*

A côté de l'activité directrice se trouvait, à l'origine, l'activité ecclésiastique, à laquelle tous les membres de la communauté prenaient une part égale : c'était l'*exercice réglé des charismes.* Tout homme baptisé était appelé à recevoir le *Saint-Esprit que les apôtres lui communiquaient par l'imposition des mains.* Le Saint-Esprit qui, personnellement, demeurait dans la communauté, se manifestait tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre. La *glossolalie* et la *prophétie* étaient le langage qu'il employait. Dans la *glossolalie,* c'est *à Dieu* que parle le Saint-Esprit, afin d'édifier les hommes ses instruments (1 Cor. XIV, 2. 4); il fallait une interprétation pour communiquer à tous ce qu'annonçait l'Esprit. Dans la *prophétie,* c'est *aux hommes* que parle le Saint-Esprit; car le prophète ne s'exprimait pas dans une langue étrangère; toute la communauté pouvait le comprendre; il n'était pas un instrument, une machine employée par le Saint-Esprit; mais un membre du Christ, rempli de l'Esprit saint qui demeurait dans la communauté, et c'est pour parler à cette dernière que l'Esprit saint se servait du corps et de l'âme de ce membre. Il lui suggérait les pensées et les paroles qu'il avait à énoncer, il le poussait d'une manière sensible et même visible à l'extérieur; de sorte que la communauté reconnaissait que c'était l'Esprit et non l'homme lui-même qui lui parlait. Par le fait qu'un membre de la communauté possédait un tel don de l'Esprit, il pouvait contribuer à l'édification de ses frères, et cette action commune à

tous empêchait l'individu d'exercer une activité de son choix. C'est cette activité commune qui allait au-devant de tout schisme, qui maintenait les fidèles, et les directeurs et ceux qui n'avaient aucune charge dans l'amour et dans l'humilité.

En outre, les premiers chrétiens étaient détachés de ce monde et libres des chaînes dont il entoure ceux qui se livrent à lui. Le Saint-Esprit avait répandu dans leurs cœurs l'amour de Christ; il n'éveillait en leur âme qu'un seul désir, et ne nourrissait en eux qu'un seul espoir, celui de la *parousie* prochaine de Christ, et par suite l'espoir d'être bientôt délivrés complétement de toutes les entraves terrestres; ils se réjouissaient d'avance en songeant qu'ils auraient des corps glorifiés et qu'ils seraient pour toujours dans une communion intime avec leur Sauveur. L'Église, en effet, ne pouvait pas être destinée à séjourner là où régnait la mort. Non, ce n'était là ni son accomplissement, ni sa récompense future, ni sa gloire promise. Dieu avait tout fait pour elle; Il lui avait tout donné pour que dans ce monde déchu, revêtue de chair périssable, elle fût préparée à la transformation subite du corps, et qu'elle put se réunir à son chef glorifié et participer avec lui au gouvernement futur du monde.

Telle était l'Église et telles étaient ses destinées quand elle sortit des mains de Dieu.

Qu'est-elle devenue entre les mains des hommes et dans quel rapport se trouve-t-elle actuellement avec les destinées éternelles que Dieu lui fera réaliser?

§. 13. *Ce que l'Église est devenue?*

L'*unité* a été remplacée par le déchirement général; au lieu d'*une* Église, il y a une foule de partis, les catholiques grecs, les catholiques romains, les protestants et toute cette foule de sectes et de divisions qui se sont formées dans le sein de ces partis principaux.

L'*unité de doctrine* a été remplacée par la dissension dans l'enseignement. L'existence des confessions de foi, des symboles, est une preuve de schisme plutôt que d'unité; les symboles ne servent qu'à rendre témoignage de la foi des siècles passés.

Le *premier amour,* ce motif puissant qui produisait le dévouement, le renoncement à soi-même, la véritable abnégation, ce premier amour a disparu. Toute entreprise terrestre, quelque gigantesque qu'elle soit, finit par se réaliser, et les hommes parviennent à trouver les moyens et les forces pour cela. Mais les édifices ecclésiastiques, à peine peuvent-ils s'élever, et même alors les hommes les abandonnent bientôt et les laissent tomber en ruines. La charité semble ne plus exister dans les cœurs égoïstes, et la contrainte la remplace le plus souvent. Les pauvres sont abandonnés et ce n'est qu'avec des efforts inouïs que souvent l'on arrive à réunir les sommes nécessaires à l'entretien d'une œuvre chrétienne.

La plénitude des dons de l'Esprit n'existe plus dans l'Église.

L'espérance en la parousie de Christ, et le vif désir d'être dépouillé des entraves de la chair n'animent plus les chrétiens.

Les apôtres ont laissé de profondes traces dans le souvenir de la postérité qui les a vénérés à l'égal de Dieu; mais de leur vivant, les apôtres étaient souvent méprisés et rejetés. Dans la primitive Église, l'apostolat n'avait plus la liberté d'action nécessaire pour atteindre son but[1]. L'état même des communautés entravait leur activité. *Alors Dieu châtia l'Église qui ne s'était pas maintenue dans l'Esprit en lui retirant les apôtres;* il voulait par là lui montrer que, livrée à ses propres forces, elle ne pouvait, sans apôtres, arriver à aucun résultat heureux. Dieu laissa triompher la volonté humaine et fit disparaître, mais pour peu de temps seulement, l'autorité à laquelle on s'opposait et la sainte discipline que les *profanes* (*die Unheiligen*), les *impies,* ne voulaient plus supporter. Le siècle qui suivit celui des apôtres se complut dans cet état, et au lieu de faire pénitence sur les péchés qui arrêtaient la plénitude des grâces divines, les chrétiens soupirèrent après le repos extérieur et recherchèrent la grandeur terrestre; alors déjà les châtiments de Dieu s'appesantirent sur son Église; mais on augmenta la coulpe en négligeant de veiller sur les rapports de l'Église avec le monde; on ne prit aucune garde pour maintenir vis-à-vis du pouvoir temporel l'honneur du chef de l'Église et la chasteté de sa fiancée. L'Église grecque, plus que toute autre, eut à subir le châtiment de toutes ces fautes.

L'Église occidentale ne fut pas plus heureuse dans le choix du moyen par lequel elle crut assurer son salut;

---

1. 2 Tim. IV, 15.

au lieu de faire pénitence, elle remplaça l'apôtre par un évêque qu'elle finit par ériger en souverain sur ceux qui autrefois n'étaient que ses égaux. Le résultat fut préjudiciable à la vérité qui s'obscurcit, et jusqu'à nos jours l'Église romaine souffre encore de ce singulier mélange de mensonge et de vérité, qui caractérise à la fois sa doctrine et sa vie. Si chez les catholiques romains le corps de l'Église de Christ a été honoré aux dépens de son chef, chez les protestants, le contraire eut lieu; les uns et les autres sont dans l'erreur, et il ne faut pas se hâter de juger de quel côté la faute est la plus grande.

Les protestants agissent comme si l'Église n'existait pas; possédant une partie de la saine doctrine, ils y joignent une science profonde; mais leurs docteurs se conduisent comme s'ils devaient inventer la vérité. Or, le devoir du théologien n'est pas de découvrir la vérité, mais de traiter et de développer d'une manière scientifique la vérité divine qui se trouve dans l'Église.

A côté de quelques bons principes que la Réformation a sanctionnés, elle en a provoqué d'autres qui sont même contraires à la vérité et par suite dangereux. Elle a donné à l'incrédulité tant de prise, que nous la voyons s'accroître comme un torrent impétueux; le blasphème antichrétien menace d'engloutir et l'Église et l'État, et de mettre à leur place l'empire de Satan et les institutions affreuses de l'enfer.

§. 14. *De la mission du chrétien dans cet état de choses.*

Malgré toutes les tribulations qui sont venues fondre sur l'Église, celle-ci n'a pas succombé. Sous la masse des

inventions humaines qui ont fait irruption dans le sanctuaire divin, il est toujours resté quelques traces du nom et des institutions de Dieu. Dans l'Église romaine, par exemple, c'est l'imposition des mains que fait l'évêque: elle dispense le Saint-Esprit dans une certaine mesure; ce sont en suite les sacrements qui communiquent la grâce divine à ceux qui les reçoivent. Il en est de même dans les autres églises et dans toutes les sectes. Voilà pourquoi tous les siècles ont vu des chrétiens régénérés. Mais le saint corps, tel qu'il était à son origine, la masse des croyants, n'a pas, comme elle y était destinée, progressé jusqu'à la perfection. Et cependant le Seigneur avait accordé à son Église les dons de l'Esprit pour toute la durée de son existcnee jusqu'à ce que l'économie nouvelle, inaugurée par Christ, fût parvenue à son accomplissement. Le Nouveau Testament ne renferme aucune trace d'une préparation spéciale de l'Église pour le seul but de sa fondation; au contraire, il est dit (Éph. IV, 11-13), que les quatre charges par lesquelles agit l'Esprit, ont été données à l'Église pour qu'elle devînt une Église accomplie, *jusqu'à ce que* (μεχρὶ) nous soyons tous parvenus à la mesure de la stature parfaite de Christ. Les dons de l'Esprit ont été donnés dans le même but.

Toutes ces considérations nous offrent des motifs puissants de faire pénitence, non-seulement pour nos propres péchés, mais encore pour ceux de tous les chrétiens baptisés; et les chefs de l'Église doivent eux-mêmes en donner l'exemple. A cette pénitence se joindra la foi ferme et inébranlable, que le Dieu vivant exauce les prières et que Lui seul peut nous aider au moyen du Saint-

Esprit. Il ne faudra cependant pas oublier, qu'à l'origine, l'Esprit divin n'agissait d'une manière parfaite que par les institutions et les charges qu'il avait accordées à sa maison. Voilà pourquoi, si nous demandons le retour de la plénitude primitive de l'Esprit, nous ne devons pas moins vivement désirer que l'ordre primitif de Dieu soit rétabli dans son Église. Nous devons nous préparer à recevoir le Seigneur lui-même quand Il viendra du haut des cieux pour délivrer, sauver ses élus, juger les chrétiens révoltés, et quand Il établira dans sa gloire et dans une gloire visible son éternel royaume.

§. 15. *Réfutation.*

Une remarque qui frappe tous ceux qui examinent l'enseignement des irvingiens sur l'Église, est la suivante: L'Irvingisme considère l'Église de préférence, nous pourrions dire uniquement, sous le point de vue d'une *institution;* il néglige entièrement la vie intime, la communion des saints.[1]

Quel passage du Nouveau Testament nous enseigne, par exemple, que « la mission du Saint-Esprit ait eu « pour premier but de manifester dans l'Église la Toute-« Puissance de Dieu et du Christ ressuscité? » Il est vrai qu'à la Pentecôte, lors de l'effusion du Saint-Esprit, les disciples furent tous fortement émus; mais le récit des Actes ne renferme pas la moindre trace de l'idée que le

1. Voyez ce que dit à ce sujet Reich (*Stud. u. Kritik*, 1849, p. 193-242), qui tâche de ramener toutes les aberrations de l'Irvingisme à une seule erreur: l'Irvingisme accorde trop d'importance à ce que Reich appelle le côté *dynamique* dans le christianisme et néglige le côté *éthique*.

Saint-Esprit ait été donné pour prouver la Toute-Puissance de Dieu. Le Seigneur avait promis à ses disciples que le Paraclet les conduirait dans toute la vérité, et le Nouveau Testament nous décrit l'action du Saint-Esprit de manière à nous montrer de préférence dans le Paraclet promis une influence morale, une force éthique, qui agit dans les profondeurs de l'âme et qui échappe aux observations de l'œil physique. Mais que deviennent ainsi les *dons du Saint-Esprit*, dira-t-on? Ces dons se sont bien fait remarquer extérieurement; mais la première épître aux Corinthiens nous apprend que partout les charismes servent à l'édification, soit de l'individu, soit de la communauté; il n'est jamais question d'en faire des preuves de la Toute-Puissance de Dieu.

Avant de parler des deux autres buts que Dieu s'est proposé en envoyant le Saint-Esprit, il faut déterminer exactement l'idée que l'Irvingisme attache au mot *Église*. Tantôt ce mot désigne *la totalité des chrétiens baptisés, la chrétienté* en général, tantôt *l'Église apostolique rétablie des Irvingiens*, l'œuvre de Dieu qui doit préparer sa parousie, et enfin ce mot, dans son sens le plus restreint, désigne l'Église du Seigneur, la sainte troupe, *les milliers de saints qui viendront avec Lui régner sur la terre.* Dans ce dernier sens, l'Église est le corps mystique du Seigneur, l'organe de sa volonté parmi les hommes: c'est un choix fait parmi toutes les nations du monde, aussi longtemps que durera l'économie divine actuelle. Ces trois acceptions différentes du mot « Église » sont jetées pêle-mêle dans les écrits des Irvingiens; on ne peut pas supposer que ce soit sans intention. Nous voyons dans cette manière

d'agir et d'enseigner plus qu'une « erreur fondamentale de la secte », comme MM. Guers[1] et Iselin[2]; nous y voyons un manque de loyauté, un faux-fuyant commode, une échappatoire, comme d'ailleurs des faits avérés nous le prouvent[3]. En même temps, ce moyen de procéder

1. Guers, L'Irvingisme et le Mormonisme, p. 25.

2. Iselin, *Die neuen Apostel und ihre Lehre*, p. 9.

3. Les rapports des Irvingiens aux Églises nationales existantes ne sont pas déterminés clairement. En Prusse, les autorités ecclésiastiques ne voulurent point laisser durer cette incertitude. Aussi, au mois de mars de 1852 déjà, tous ceux qui prenaient part aux réunions des sectaires, furent exclus de la sainte Cène, et bien qu'ils ne se fussent pas fait effacer des registres paroissiaux, les actes ecclésiastiques leur furent refusés. L'*Oberkirchenrath* instruisit dans ce sens les consistoires et les pasteurs. Sur ces entrefaites, un des chefs de la communauté irvingienne à Liegnitz en Silésie, l'ouvrier tailleur *Hennig*, voulut se marier; il demanda au pasteur évangélique de proclamer son mariage, de le bénir et manifesta en même temps le désir de prendre la sainte Cène. Le pasteur refusa net, donnant pour raison de son refus que l'irvingien s'était, sinon verbalement, du moins de fait séparé de l'Église évangélique; le pasteur pensait que la bénédiction du mariage de Hennig serait un outrage fait à l'Église évangélique et à ses institutions aussi longtemps que Hennig persistait dans ses erreurs. Hennig s'en plaignit à l'*Oberkirchenrath* : mais celui-ci ne reçut point la plainte; Hennig alors essaya de faire annuler sa décision par la justice civile, et même de la faire déclarer illégale. Les raisons qui militaient en sa faveur étaient que le demandeur ne s'était pas légalement séparé de l'Église, que, par conséquent, le mariage qu'il contracterait, pour être légal, ne pouvait se faire sans le concours de cette Église : or, comme il ne pouvait pas être empêché par les lois établies de contracter mariage, il pouvait exiger la bénédiction du pasteur évangélique, que dans le cas contraire la protection des lois qui favorise le mariage lui serait refusée, et que cependant il n'avait pas l'intention de se séparer de l'Église évangélique. — Le tribunal déclara que cette question *purement ecclésiastique* n'était pas de sa compétence. — Hennig s'adressa au « Kammergericht, » mais n'ayant été écouté ni par ce dernier, ni par le « Obertribunal, » il se vit obligé de se marier à l'étranger ! —— Une pareille conduite n'est, à notre avis, ni l'effet de l'ignorance, ni celui d'une erreur doctrinale ! —

permet à la secte de se revendiquer les attributs qui, de fait, ne reviennent qu'à la véritable Église.

L'Église, disent-ils, comme totalité des chrétiens baptisés, est la vraie Église, l'Église catholique, *une*, c'est-à-dire *l'Irvingisme:* toutes les autres Églises sont, à leur avis, des sectes. Voilà pourquoi les émissaires irvingiens laissent d'abord ceux à qui ils s'adressent dans les églises établies aussi longtemps qu'il n'y a pas une communauté dirigée par des prophètes, des évangélistes, des anges et docteurs. Les évangélistes, les émissaires irvingiens fréquentent même le culte de l'Église luthérienne, assistent à la Sainte-Cène[1]; en général, les Irvingiens ne refusent pas de se servir de l'Église établie pour obtenir des avantages dont ils ne pourraient jouir comme sectaires.

§. 16. *Suite.*

S'il nous est permis de rapporter les faits racontés dans Actes V aux commencements de l'Église chrétienne le tableau tout fictif et illusoire que l'on aime à tracer de la perfection de la primitive Église n'est déjà plus si riant et si parfait, et certes aucun adhérent de la secte des Irvingiens ne nous contestera que le cinquième chapitre des Actes ne parle des commencements de l'Église. Inutile donc de nous arrêter davantage à la réfutation de pareilles opinions!

Laissons de côté quelques questions moins importantes, objections faites à l'histoire, qui se réfutent d'elles-mêmes,

---

1. Nous citons pour exemple M. Bitterlin, évangéliste, qui pendant assez longtemps a séjourné à Strasbourg, pour y établir l'œuvre de Dieu.

et examinons une des doctrines favorites de l'Irvingisme, nous voulons parler des *charges* et des *charismes.* L'une des propositions fondamentales de la doctrine des Irvingiens peut s'exprimer en ces termes : *les charges et les charismes sont avec l'Église et son développement dans un rapport si essentiel, que leur présence visible et continue détermine son évolution normale*, en d'autres termes *que sans les dons et les charismes le développement de l'Église serait complètement arrêté.*

Cette proposition démontrée et analysée dans divers écrits[1], doit, d'après Thiersch[2] et Bœhm, ressortir de deux passages du Nouveau Testament: 1 Cor. XII, 27-31, et Éphes. IV, 12 s.; ces passages, disent-ils, prouvent que *les quatre charges appartiennent essentiellement, nécessairement et pour toujours à l'Église.* Dans le second passage, cette vérité tient sa force du sens que l'on attache à la particule μεχρὶ, et dans le premier l'enchaînement des idées ne permet pas d'interpréter d'une autre manière. Les quatre charges doivent subsister jusqu'à ce que le corps soit arrivé à sa perfection (Éph.), et cela d'autant plus que (d'après le passage de l'épître aux Corinthiens): « Les diverses charges dans l'Église sont les principaux « membres du corps, comme la main, le pied, l'œil, etc., « et que l'Église ne peut représenter le corps de Christ « dans sa forme et sa vigueur parfaites, si l'un des dons,

1. Thiersch, *Vorlesungen über Protestantismus und Katholicismus.* — Le même, *Die Geschichte der christlichen Kirche im Alterthum.* 1852. In-8°. — *Die Kirche in unserer Zeit.* — *Ueber den Rathschluss Gottes*, etc. — Böhm, *Schatten und Licht*, etc.

2. *Vorlesungen*, I, p. 147 et ss.

« si l'une des charges instituées à son origine, lui fait « défaut.[1] » Mais d'abord la particule μεχρὶ ne peut recevoir le sens qu'on lui donne, que lorsqu'on y appuie fortement, et que l'on fait abstraction de tout le reste du passage. En outre le verbe ἔδωκε ne comporte nullement cette explication. Si l'apôtre avait voulu indiquer une durée exacte limitée par la particule μεχρὶ, il aurait pu remplacer l'aoriste, qui n'exprime aucune notion de durée, par le parfait qui implique nécessairement l'idée d'une durée déterminée.

On insiste encore sur ce fait que le passage Éphés. IV, 11 ne mentionne que *quatre* charges. Mais pourquoi l'apôtre désigne-t-il la quatrième par deux expressions (ποιμένας καὶ διδασκάλους)? Cela ne prouve-t-il pas jusqu'à l'évidence que nous n'avons pas devant nous une énumération exacte des charges. D'ailleurs le mot ποιμένες peut se dire aussi bien et même mieux de la charge apostolique, que de la charge du docteur.

D'un autre côté, nous voyons que le passage cité de l'épître aux Corinthiens ne mentionne pas du tout les évangélistes; à leur place nous trouvons mentionnés après les docteurs, trois charismes et trois δυνάμεις. Ces charismes n'étaient liés à aucune charge; l'apôtre ne regarde donc pas ces charges, comme une partie plus essentielle que toute autre manifestation de l'Esprit de Christ dans le sein de l'Église.

Nous n'avons pas besoin de réfuter cette opinion d'après laquelle la mention faite au verset quinzième du pied, de

---

1. *Ueber den Rathschluss*, etc. *Ein exegetisches Handbuch*, II, p. 186 et ss.

la main, de l'oreille et de l'œil, seraient une image, qui prouverait la nécessité des quatre charges ecclésiastiques.

Si l'on voulait, du reste, insister sur le passage de l'épître aux Éphésiens, on pourrait en conclure contre l'Irvingisme que l'apôtre y parle de cinq charges distinctes et nécessaires, et qu'elles n'ont été données que pour une durée de temps indéterminée (ἔδωκε); mais nous pensons, que dans ce passage S. Paul veut simplement parler de l'activité des fonctionnaires ecclésiastiques en général et des rapports qui les unissent à la communauté et à l'Église; il veut déterminer le domaine de la charité chrétienne (διακονία), ainsi que son rapport au but que l'apôtre a assigné à la communauté entière.

§. 17. *Suite.*

L'Irvingisme croit pouvoir employer une foule d'expressions de l'Ancien Testament qui lui servent d'arguments en faveur de ses opinions.

Avant tout, nous observerons, que les passages en question sont tous prophétiques, qu'ils ont un caractère typique, et que pour cette raison on ne peut y fonder aucun article de foi, ayant des conséquences pratiques, à moins que le Nouveau Testament ne vienne le sanctionner formellement; et c'est précisément ce que font les Irvingiens. Qu'on ne peuse pas, que nous voulions nier l'unité des deux révélations : La révélation est *une* dans l'Ancien Testament comme dans le Nouveau; mais on ne nous contestera pas que les deux économies se distinguent l'une de l'autre d'une manière essentielle par leur contenu.

Depuis que l'Homme-Dieu a participé à l'existence terrestre, et s'est présenté comme personne historique, il a mis au jour une vie nouvelle, acquise par ses souffrances amères, sa mort innocente et par sa résurrection glorieuse; cette vie nouvelle, il veut aussi la réaliser en tous ceux qui, par la foi en Lui, sont devenus de nouvelles créatures régénérées par le Saint-Esprit. La nouvelle alliance a pour base un rapport nouveau de l'homme à Dieu: tous seront enseignés de Dieu, et le croyant est sans cesse renvoyé au Saint-Esprit qui demeure en lui par la foi en Christ, afin que fort de sa foi, il soit instruit par Lui sur tout ce qui a rapport à sa foi. Du reste, Christ, par sa vie personnelle, qui seule nous procure le salut, qui est méritoire pour nous, a suffisamment déterminé ce qui appartient à l'Église. Toute vérité donc qui doit servir de règle de foi reposera avant tout sur le fondement unique, qui est Christ, et sera éclaircie ensuite suffisamment par la réflexion chrétienne; s'il s'agit d'un passage de l'Ancien Testament, ce passage doit trouver sa sanction explicite dans le Nouveau. Le chrétien a toujours le droit, et même le devoir sacré, d'examiner et de juger une pareille doctrine, mais toujours en étant lui-même basé sur l'unique et véritable fondement de la vérité sur la révélation en Jésus-Christ, l'Homme-Dieu.

§. 18. *Suite.*

Les quatre seaux d'eau que le prophète Élie fait verser trois fois sur l'holocauste et sur le bois de l'autel (1 Rois XVIII); les quatre fleuves d'Éden, le quadruple guidon d'Israël (Nombres II, 2 et suiv.); les quatre ani-

maux mentionnés par Ézéchiel, tout cela se rapporte-t-il aux quatre ministères ecclésiastiques, comme prétendent les Irvingiens? S'il en était ainsi, ces images prouveraient uniquement que les charges ont existé une fois, mais non pas qu'elles ont dû nécessairement avoir une durée continue. L'Irvingisme a encore d'autres arguments à présenter, il les tire de quelques faits typiques de l'Ancien Testament, et cherche à prouver que les charges devaient nécessairement reparaître dans l'Église. Et d'abord pour justifier l'usage qu'il fait de l'Ancien Testament, il cite le verset 11 du dixième chapitre de la première épître aux Corinthiens. Examinons si les paroles de l'apôtre autorisent cette manière de procéder.

S. Paul parle des destinées du peuple d'Israël dans le désert et termine en disant, v. 11 : Toutes ces choses leur arrivèrent pour servir de figures (τύποι). Qu'est-ce que l'apôtre veut dire par cette expression? le verset sixième nous l'indique. Un τύπος est une figure destinée à nous préserver de péchés qu'elle représente, afin que nous ne subissions pas les mêmes châtiments qui ont atteint les Israélites. Il n'y a pas de trace d'un rapport ultérieur des destinées du peuple d'Israël avec celles de l'Église chrétienne. Par conséquent, ce passage ne peut pas servir d'appui à une explication typique, du genre de celles que l'Irvingisme donne de préférence, et dans lesquelles il fait presque exclusivement consister son exégèse.

Nous avons vu la faiblesse des arguments qui doivent prouver la nécessité des quatre charges; nous allons

montrer, en outre, la fausseté de cette proposition fondamentale de l'Irvingisme, d'après laquelle l'*Église devrait être et rester telle que Dieu l'a fondée pour qu'elle puisse remplir son but divin*. D'un côté, il ne faudrait pas confondre l'Église avec son organisation extérieure; d'un autre côté, il n'est pas absolument nécessaire que cette organisation reste toujours la même; car le développement de l'Église entraîne souvent la modification de ses règlements. Son existence et son développement ultérieurs ne permettent pas une absolue identité de son organisation avec celle qu'elle possédait à son origine.

§. 19. *Suite.*

Passons à l'examen de la question des *charismes*.

Thiersch, Bœhm et d'autres auteurs irvingiens, qui ont traité ce chapitre, se fondent sur des passages de la Bible tels que : 1 Cor. XIV, 1; XII, 31; 1 Thess. V, 19; Joël II, 28; Act. II, 15; XVI, 39, et plusieurs autres, où l'apôtre exhorte la communauté à désirer avec ardeur les dons de l'Esprit. Si nous réunissons, comme en un faisceau, les passages qui parlent des charismes, nous voyons que ces derniers sont pour la plupart dans un rapport spécial avec l'établissement de la communauté religieuse, avec la fondation de l'Église; nous reconnaissons qu'ils ont un seul but, ou, du moins, un but principal : ἡ οἰκοδομὴ τῆς ἐκκλησίας, 1 Cor. XIV, 12, et c'est à cela qu'ils ont servi en leur temps. Les communautés chrétiennes avaient à l'époque apostolique peu d'expérience soit dans leur sein, soit dans leur entourage le plus rapproché, et cependant ils avaient à endurer des persécutions et des tentations

terribles, qui mettaient en péril la nouvelle vie importée avec l'Évangile. C'est pour maintenir cette vie et pour la fortifier qu'à côté des sacrements existaient pour les communautés les charismes.

Tout en assignant ainsi aux dons de l'Esprit leur but historique déterminé, nous ne voulons pas dire par là, qu'ils soient, en général, à ranger dans l'histoire des temps passés et qu'ils n'aient aucune importance, ni aucune influence pour l'avenir. Nullement. Les charismes sont restés et resteront pour l'avenir la propriété de l'Église. Que le jour de la fondation de l'Église de Christ ait été un jour extraordinaire, qu'il se soit distingué par des phénomènes dont l'efficace s'est prolongée au delà de sa durée, c'est là sans doute pour nous un sujet d'actions de grâces à rendre au Seigneur; mais nous n'avons pas pour cela le droit de demander à Dieu que cette dotation extraordinaire de l'Église se maintienne.

Mais ici se présente la grande question de savoir, si les Irvingiens possèdent véritablement les charismes, qu'ils revendiquent à leur communauté. Ils prétendent que oui. — Nous sommes étonnés que les Irvingiens, pour la plupart, ne parlent dans leurs écrits que de prophétie et de glossolalie; pourquoi chez eux ne s'accomplit-il pas de miracles, tels que des guérisons, des délivrances d'esprits impurs, comme cela se présente tant de fois pendant le siècle apostolique? Car ces miracles ne peuvent pas manquer d'avoir lieu, s'il s'agit pour le chrétien de représenter par sa vie le Christ entier et parfait, et s'il doit pouvoir imiter parfaitement son Sauveur.

Nous trouvons bien quelques exemples de guérisons à

l'origine de la secte des Irvingiens. M. Bost en rapporte un exemple dans ses Mémoires[1]. Mais ce phénomène ne s'est pas exclusivement produit chez les Irvingiens. Par la foi naïve en Jésus-Christ, le vrai médecin du corps et de l'âme, une foule de chrétiens déjà ont été guéris de leurs maux. Nous en trouvons des exemples chez les Jansénistes, les Frères-Moraves, les Wesleyens; nous en trouvons encore de nos jours dans l'Église luthérienne. Dès que les exemples sont rares, les Irvingiens n'ont pas le droit de prétendre que leur secte possède un avantage, dont ne jouiraient pas d'autres Églises.

Les Irvingiens possèdent-ils la glossolalie? Mais d'abord quelle est la nature des phénomènes que l'on appelle de ce nom et qui se sont produits chez les Irvingiens?

---

1. « J'ai eu le bonheur moi-même, qui écris ces lignes, de passer toute « une journée avec une jeune fille qui avait été guérie ainsi d'un vice de con- « formation qui ne concernait que la chirurgie et non la médecine, et dont « la guérison échappait ainsi complétement à la supposition banale du pouvoir « de l'imagination pour guérir toutes sortes de maux : elle avait eu une jambe « plus courte que l'autre. Les meilleurs médecins s'en étaient occupés inutile- « ment; le dernier de ces docteurs avait fait étendre la jeune fille, pendant « six mois, avec un poids attaché au pied, sur une planche qui avait une « place pour recevoir la tête; tout cela avait été inutile. Mais elle avait le bon- « heur d'être entourée de personnes pieuses, et en méditant l'histoire de notre « Sauveur, elle fut saisie de la conviction qu'il pouvait la guérir maintenant « comme autrefois. Puis, un soir qu'elle était seule dans sa chambre, cette « persuasion devint si vive qu'elle sentit dans ses membres un mouvement « extraordinaire : elle se leva. Ne s'en croyant pas elle-même, elle vérifie sa « guérison en faisant divers mouvements avec la jambe jusque-là malade; elle « était guérie! — C'était pour moi un spectacle touchant, que de voir cette jeune « fille et sa gouvernante toutes deux pendant toute une journée, les yeux conti- « nuellement mouillés de larmes d'attendrissement... Elles n'étaient nullement « exaltées; car elles restaient dans le silence, dans une profonde humilité, « pleines d'amour et de reconnaissance. » Mémoires, t. II, p. 169.

Ici quelques détails sur l'origine de la glossolalie irvingienne trouvent naturellement leur place.

C'est en 1830, que M. Steward fonda des réunions de prières (*prayer meetings*) pour demander à Dieu une abondante effusion du Saint-Esprit ; ces réunions se multiplièrent rapidement et se répandirent bientôt dans presque toute la Grande-Bretagne. Dans une de ces réunions à Port-Glasgow, en Ecosse, se produisirent des phénomènes exstatiques. Les frères Donald et plusieurs dames, Miss Campbell entre autres, plus tard Mistress Caird s'adressèrent à l'auditoire en langues inconnues ; ces phénomènes furent désignés par le mot d'*uttérance*, du verbe *utter*, énoncer, prononcer (Act. II, 4). Une conférence qui s'était formée à Albury près de Londres, pour étudier et expliquer les prophéties de l'Ancien et du Nouveau Testament, qui ne s'étaient pas encore accomplies, délégua plusieurs de ses membres en Ecosse, pour examiner ces phénomènes d'*uttérances*. Les délégués revinrent avec la persuasion que les dons de la glossolalie et de la prophétie étaient rendus à l'Église. Irving qui était membre de la conférence d'Albury, ajouta une foi pleine et entière au rapport que les délégués présentèrent sur leur mission. Il regarda ces phénomènes comme l'œuvre du Saint-Esprit, et fit même venir à Londres, Mistress Caird, afin de la présenter à ses amis, qui avaient coutume de se réunir le soir dans sa maison. Les *uttérances* se répétèrent assez souvent : elles étaient prononcées par Mad. et Mlle Cardale et Mlle Hall. Le 25 août 1831, un M. Taplin interrompit par une *uttérance* la prière d'Irving et ajouta ensuite : *He is a true*

pastor, he is a spiritual man. Irving rendit grâces à Dieu pour cette *manifestation.* Michel Hohl, qui était présent, nous la décrit de la manière suivante : « Irving avait à « peine commencé de prier, qu'un des assistants, un « nommé Taplin, l'interrompit soudain par quelques sons « étranges et incompréhensibles en eux-mêmes. Il les poussa « avec une telle force de voix et sut leur donner un timbre « si aigu et si perçant, que mes cheveux se dressèrent et « que je fus saisi d'horreur et de frémissement. Jamais de « ma vie, mon système nerveux, qui n'est pas faible, n'avait « été ébranlé de la sorte; et je ne crois pas qu'avec un « gosier aussi sain que je le possède, je parviendrais jamais « à produire des sons *aussi* criards et aussi pénétrants. Ces « cris (*Schriller*) furent suivis de quelques mots articulés « en anglais; je pus comprendre entre autres les mots: « *He is a true pastor, he is a spiritual man*, désignant sans « doute Irving qui avait été interrompu. Aussitôt que cette « voix, si l'on peut l'appeler ainsi, eut cessé, Irving con- « tinua de prier; il était habitué à ce phénomène tout « inouï pour moi; il rendit grâces à Dieu d'avoir donné « cette preuve de sa présence, de s'être *manifesté.* Aussitôt « que la prière fut terminée, et que l'on se préparait à chanter « un psaume, une jeune femme assise à côté de moi, éclata « en sons analogues à ceux de son frère, plus aigus et plus « perçants encore. Elle termina par d'excellentes exhor- « tations en anglais, mais toujours avec une voix perçante. » Le 16 octobre 1831, Miss Hall interrompit le service matinal de dimanche par une *uttérance*, on l'amena à la sacristie ; mais elle cria dans la nef de l'Église : *Comment osez-vous opprimer la voix du Seigneur?* Miss

Emily Cardale la suivit à la sacristie et annonça par *uttérance*, qu'en empêchant les *uttérances* de se produire, on éteignait l'Esprit, et qu'on l'attristait; elle avertit l'assemblée de ne plus empêcher la voix du Seigneur de se faire entendre à l'église. Irving abandonna le sujet de son sermon et parla sur les charismes d'après 1 Cor. XIV; après avoir exposé comment sur de longues et instantes prières, les dons divers du Saint-Esprit s'étaient manifestés d'abord à Port-Glasgow, en Écosse, puis enfin à Londres parmi ses amis, il prétendit que l'incrédulité seule ait été la cause de l'absence de ces dons, promis à l'Église pour toujours; jusqu'ici disait-il, il avait empêché ces dons de se produire, afin de ne froisser personne; mais qu'à l'avenir il ne pouvait plus en faire de même, parce que, à son étonnemeut, ces dons s'étaient produits spontanément. Les fidèles de son Église virent avec douleur que la conduite de leur ministre portait préjudice à l'Évangile, car les indifférents et les incrédules se moquèrent de toute cette histoire; les journaux de toute couleur et de toute nature donnèrent à cette affaire un grand retentissement. Cependant beaucoup de membres de la communauté d'Irving ajoutèrent foi à ces phénomènes qu'ils regardaient comme véritablement provoqués par le Saint-Esprit.

On ne lira pas sans intérêt plusieurs de ces *uttérances* prononcées par miss *Carsden* (probablement cela doit se lire *Cardale*). La première était : *O netention a honos kolo, o do nomos kahelion o mano terdeos kalion*, c'est-à-dire : « Oh ! « ne résistez pas à l'amour de Jésus-Christ ! Oh ! vous en « doutez ! Oh que cela est douloureux que vous en doutiez !

« Il est l'amour, approchez de lui, adressez-vous à lui! « Les bras de votre Père sont ouverts; il vous recevra. Il « songe à la faiblesse de ses créatures. Il sait que nous ne « sommes que poudre. » La seconde était ainsi conçue: « *Coortoma ruramus pooat chambele mentura tsau*, « c'est-à-dire : Vous en avez besoin, vous en avez « besoin, vous avez besoin de la parole de Dieu « pour vous fortifier, car c'est un temps d'angoisses que « le nôtre. Il est prêt à se lever sur les nations. Il leur par- « lera avec effroi. Il va se lever. Il va faire son œuvre admi- « rable. L'impie ne doit pas toujours être heureux. Réjouis- « sez-vous, réjouissez-vous, car Il vient; craignez, vous « qui ne pouvez supporter le regard de notre Dieu. Ne « vous trompez pas: c'est le Saint, qui s'avance! Il ne « souffre point l'iniquité! Il étend sa main, etc. »

Hohl nous donne la description suivante des circonstances extérieures de cette glossolalie: « Avant qu'une per- « sonne prononçât une *utterance*, elle était comme dans un « profond recueillement, qui se manifestait à l'extérieur. « Elle fermait les yeux et les couvrait de ses mains; sou- « dain tout son corps était sujet à de fortes convulsions, « semblables à des secousses électriques; et la bouche « palpitante débordait d'un torrent impétueux de sons « énergiques, ordinairement répétés trois fois et poussés « avec une force et une vigueur incroyables; à les « entendre, ils ressemblaient le plus à des sons hébraïques. « Ce premier éclat, regardé comme la preuve certaine de la « légitimité de l'inspiration, était toujours suivi d'une

1. *Der Christenbote*, *Jahrg.* 1832, p. 24.

« allocution plus ou moins longue en langue anglaise, « énoncée avec la même force, répétée en partie ou en « entier et consistant le plus souvent en exhortations sin- « cères, en avertissements effroyables, parfois aussi c'é- « taient des paroles de consolation, remarquables par leur « douceur et leur onction. La dernière partie était ordinai- « rement l'explication, la paraphrase de la première, « quoique ceux qui la proféraient ne la déclaraient point « comme telle. Après cette *uttérance*, la personne inspirée « restait plongée dans le plus profond silence et ne se « remettait que peu à peu de l'état de faiblesse dans lequel « ces efforts surnaturels l'avaient jetée. Quand nous étions « à dîner chez Irving, l'Esprit saisit une des jeunes invi- « tées, qui depuis quelque temps était sujette à ces sortes « d'attaques; elle proféra d'abord quelques sons moitié « chantant, moitié parlant pour célébrer la grandeur et la « majesté divines et termina par une courte exhortation à la « foi et à la conversion. — Comme après le dîner je devais « conduire l'une des demoiselles invitées au service, je « profitai de l'occasion pour m'enquérir en chemin des « causes de ce phénomène extraordinaire. Ne peut-on pas « résister à cette effusion, à cet épanchement? Est-ce que « la personne qui doit en faire, le sent longtemps d'avance? « Est-ce qu'au moment où elle parle, elle a une conscience « parfaite de ce qu'elle profère? Est-ce qu'elle-même com- « prend le mot de tout ce qu'elle dit en langues incon- « nues? Quel est le degré de son affaissement après l'*utté-* « *rance*? Voilà les questions que je lui posai et auxquelles « elle me répondit à peu près ainsi : « « L'Esprit me saisit « « inopinément et avec une force irrésistible, pour le

« moment je me sens conduite et portée par une puis-
« sance supérieure, sans laquelle il me serait absolument
« impossible de subir ces efforts surhumains; je n'ai pas
« conscience de ce que l'Esprit me pousse à énoncer, et
« je comprends encore moins ce que je profère en des
« langues qui me sont tout à fait inconnues, de sorte
« qu'après le moment de l'inspiration, je ne puis rendre
« aucun compte précis de ce qui s'est passé en moi.
« Après l'*uttérance* je tombe ordinairement dans un
« état de très-grande fatigue dont je ne me remets que
« quelque temps après. »

Il est inutile, je pense, de donner d'autres exemples, inutile de citer les *uttérances* de miss Hall, qu'elle avoua plus tard avoir préparées d'avance, inutile de raconter les expériences que *Pilkington* a faites chez les Irvingiens, et dont il nous raconte les détails dans un traité spécial[1]. Nous en savons assez par les descriptions que nous venons d'en citer, et par les quelques mots que nous en avons dit plus haut, d'après Bœhm, page 34, pour reconnaître que nous avons affaire ici à des états maladifs extatiques, semblables à ceux qui se sont montrés dans l'Église à différentes époques, et en premier lieu chez les Montanistes, dont les prophètes et les prophétesses annonçaient comme imminents les châtiments de Dieu et répandaient des descriptions fantastiques de la parousie du Seigneur: ils étaient sujets à des extases, pendant lesquelles leur conscience se retirait complétement, et alors ils parlaient ou plutôt Dieu parlait par eux à la première personne. Nous

1. *The unknown Tongues*, etc.

dirons avec Jacobi[1] : « Le montanisme est une caricature « du christianisme; mais l'irvingisme ne ressemble guère « qu'à une caricature du montanisme. Ce dernier, en « effet, malgré tout ce qu'il renferme de malsain, possède « cependant de la hardiesse, de l'élan et du naturel; mais « les irvingistes, en élargissant les fondements du monta- « nisme, n'ont conservé du reste du système qu'un mau- « vais mélange de sobriété sèche, de platitude et d'exaltation « bornée. » L'histoire connaît du reste encore d'autres singeries de la glossolalie apostolique, nous n'avons besoin que de citer les prophètes des Cévennes et les communautés des Inspirés. Le cadre de notre travail ne nous autorise pas à examiner plus au long ce qu'était la glossolalie dont parle le Nouveau Testament; il nous suffit de constater *qu'elle n'était pas la même que celle des Irvingiens.* En effet, cette dernière consiste en une série de sons discords, incohérents et contre nature, produits avec des efforts surhumains; elle a besoin d'une interprétation par les prophètes, parce que le glossolale lui-même ne la comprend pas. La glossolalie exige donc le concours d'un autre don, de celui de l'*herméneutique.* De plus, il faut bien remarquer que ces glosses, au lieu de glorifier Dieu et d'édifier la communauté, ce qui arrive parfois aussi, ont servi tout au commencement de leur apparition, à faire l'éloge d'Irving lui-même (et Irving, au lieu de mettre fin à ce désordre, remercia même le glossolale); de plus, la glossolalie s'est occupée de l'organisation de l'Église, des charges ecclésiastiques, elle a institué les apôtres et réglé le culte, etc. Ce sont là autant de circonstances dont

2. *Deutsche Zeitschrift*, 1850, nos 5-8.

le Nouveau Testament ne nous révèle aucune trace au sein des communautés apostoliques.

§. 20. *La prophétie.*

La prophétie proprement dite ou prophétie ordinaire (προφητεύειν) au sujet de laquelle Bœhm dit qu'elle est comprise par celui qui l'annonce, est également le résultat d'un état extatique, dans lequel un homme est placé par suite d'une violente surexcitation des nerfs, mais surtout par suite d'une excessive surexcitation du sentiment religieux. De pareils états amenés par le cercle des idées dans lesquelles on se meut, sont contagieux, et ceux qui se trouvent auprès d'un homme ainsi exalté peuvent s'élever au même degré d'exaltation. Le seul moyen, pour éprouver la vérité d'une pareille prophétie, est celui que Dieu lui-même nous prescrit déjà dans l'Ancien Testament[1] lorsqu'il dit: « Quand un prophète aura parlé « au nom de l'Éternel et que la chose qu'il aura prédite « ne sera point, ni n'arrivera point, ce sera là une parole « que l'Éternel ne lui a point dite. » Car nous ne pouvons pas accorder avec M. Bost[2], qu'une prophétie quelconque soit un mélange de vérité et de mensonge; il faut à notre avis, qu'une prophétie soit infaillible, elle est toute entière de Dieu ou elle est toute entière du diable. « Ne « sommes-nous pas tous la preuve du contraire », dit M. Bost. « Quand un prédicateur fidèle annonce le salut « avec onction, ne parle-t-il pas par l'Esprit? La Bible « dit qu'il le fait; et s'il se glisse quelque erreur dans son

1. Deuteron. XVIII, 21. 22.
2. Mémoires, t. II, p. 178.

« discours, est-ce que pour cela, tout le reste de son dis-« cours provient du diable? » Non, sans doute, mais M. Bost tombe lui-même dans la faute que quelques pages plus haut de son livre, il a fortement blâmée; il confond les prophètes avec nos prédicateurs, il oublie que ce ne sont pas les prophètes qui parlent par l'Esprit mais que c'est l'Esprit qui parle par les prophètes, que les prophètes ne sont que le milieu visible de son action et qu'ils n'élaborent pas dans leur esprit les paroles qu'ils doivent prononcer, qu'ils les rendent au contraire telles qu'ils les reçoivent.

Puisque donc le premier venu pourrait avoir l'idée de se faire passer pour prophète, S. Paul dit[1] : οἱ ἄλλοι διακρινέτωσαν et S. Jean[2] : Μὴ παντὶ πνεύματι πιστεύετε, ἀλλὰ δοκιμάζετε τὰ πνεύματα, εἰ ἐκ τοῦ Θεοῦ ἐστιν. Si nous appliquons ce critérium aux prophètes irvingiens, nous verrons que plus d'un de leurs oracles, même des plus solennels ne se sont pas accomplis. C'est ce qui a ouvert les yeux à Robert Baxter, qui d'abord l'un des plus zélés membres, même prophète de la secte, a déclaré que le prétendu Esprit de la prophétie n'était que l'Esprit du mensonge. Il avait annoncé la parousie du Christ de la manière la plus catégorique; elle devait avoir lieu le 14 juillet 1835. Tous ses oracles avaient été confirmés par d'autres prophètes et prophétesses; son témoignage était reconnu par l'Esprit comme légitime. Mais de tout ce qu'il avait annoncé, il ne vit s'accomplir absolument rien; le baptême de feu que Baxter et sa femme avaient

1. 1 Cor. XIV, 29.
2, 1 Jean IV, 1. 2.

attendu pendant quarante jours et qui leur avait été promis par la bouche des prophètes se fit attendre en vain et à la fin, une et même deux prophétesses déclarèrent que miss Hall, qui avait prédit ce baptême de feu était une fausse prophétesse, inspirée par l'Esprit du mensonge. Robert Baxter quitta la communauté d'Irving au mois d'avril 1832, priant instamment ses anciens frères d'ouvrir les yeux; il écrivit entre autre une lettre touchante à l'apôtre Armstrong, dans laquelle il le conjure de rendre hommage à la vérité, et de confesser qu'il n'était pas apôtre[1].

Les Irvingiens ont quelquefois prétendu que Satan ne pouvait en aucun cas, énoncer la proposition « que Christ, « seconde personne de la Trinité s'est fait chair »; et puisque leurs prophètes avaient rendu ce témoignage, ils devaient nécessairement être de véritables prophètes, inspirés par l'Esprit de Dieu. C'est là certes une singulière exégèse! comment veut-on appliquer ce critère au canon apostolique sur le discernement des esprits? S'il ne s'agissait que de se servir des expressions: « Jésus-Christ s'est fait chair » Satan serait un des plus anciens confesseurs de l'Évangile. Mais il n'en est même rien. Les prophètes irvingiens n'ont pas manqué de sanctionner des opinions dogmatiques qui ne sont pas fondées dans les Saintes-Écritures, et qui même sont contraires à leur enseignement. Mieux encore, les prophètes irvingiens n'hésitent pas de placer leurs oracles au-dessus des Saintes-Écritures.

---

1. Voyez pour de plus amples détails : *Narrative of facts*, etc., *by* Rob. Baxter. — Rob. Baxter, *Irvingism in its rise, progress and present state.* — Guers, L'Irvingisme et le Mormonisme, p. 9-20.

Ils prétendent que celles-ci ne suffisent pas à l'édification de l'Église, et que par leur organe, le Saint-Esprit veut lui communiquer une foule de vérités qu'elle ignorait encore.

Un autre argument contre la prophétie irvingienne, c'est que la majeure partie de ses organes se compose de femmes, tandis que d'après les principes chrétiens émis par S. Paul, la femme doit se taire dans la communauté (1 Cor. XIV, 34[1]). Les Irvingiens vous diront : « Très-bien, la femme ne doit « pas parler dans l'Église, mais qu'est-ce qui peut empêcher « le Saint-Esprit de vouloir parler à l'Église par l'organe « d'une femme. La prophétie de Joël ne dit pas seulement : « Vos fils prophétiseront, » elle ajoute aussi : « vos filles. » Puisque les prophètes irvingiens sont presque exclusivement des femmes, on pourrait dire : « Non-seulement vos « filles doivent prophétiser, mais encore vos fils. Et où « sont-ils ? »

A toutes ces objections contre les prophètes et leur légitimité vient s'en ajouter une, qui corrobore singulièrement nos doutes à cet égard, nous voulons parler de la contradiction dans laquelle tombe la secte avec elle-même en voulant définir les rapports des prophètes aux apôtres. Toute l'organisation de la charge des prophètes[2] n'a eu

1. Chez certains méthodistes qui se sont séparés de leur congrégation pour se constituer à part sous le nom de *primitive methodists* ou *ranters* (tapageurs), les femmes ont la permission de prêcher ; ce fut même là une cause de leur séparation de la congrégation méthodiste. Ils ne reconnurent comme légitime que la conférence qui accorda aux femmes le droit de prophétiser. (*Ev. Kirchztg.*, 1839, p, 834 et suiv.)

2. On oubliait qu'une charge constituée, organisée et une prophétie parfaitement libre et spontanée s'entre-détruiraient réciproquement.

qu'un but, celui de servir et d'appuyer l'apostolat. A l'origine, c'étaient les prophètes qui désignaient les apôtres, actuellement ce sont les apôtres qui ont la mission de discerner les esprits prophétisants, de les rejeter ou de les confirmer, c'est-à-dire de juger de la véracité de leurs oracles, d'ordonner, d'établir ceux qui subissent à leur avantage l'épreuve, mais ceux-là seulement. Un auteur, apôtre de la secte[1], avoue lui-même que beaucoup d'éléments impurs, charnels, même trompeurs se sont mêlés aux *uttérances* des prophètes, que des esprits malins ont imité la voix du Paraclet que « plusieurs ont abusé des « dons du Saint-Esprit, » que chez d'autres il s'est manifesté du déréglement et de l'impureté, et cependant, c'étaient les prophètes seuls qui donnaient aux apôtres la sanction divine. Le même auteur nous révèle la grande vérité « que les prophètes à eux seuls ne suffisent pas; il « faut que leurs oracles soient jugés par ceux, qui ont la « charge, le droit du *discernement*, avant que leur véri« table signification puisse être arrêtée. » Presque tous les déréglements dans les communes, et sûrement les plus grandes dissensions que les apôtres avaient à vider, sont nées de la facilité avec laquelle on accepta des prophéties, qui n'avaient pas reçu la sanction de l'ordre divin institué pour leur discernement. « Les *uttérances* du Saint« Esprit proférées par les prophètes sans la sanction des « apôtres, sont comme un *maschal* (un proverbe, une parabole) dans la bouche du fou. » Bien plus, les apô-

1. L'apôtre Woodhouse, auteur du traité : *Narrative of events, London*, 1847, dont il existe une traduction allemande : *Erzählung von Thatsachen*, p. 7, 11, 44, 69.

tres se sont vus dans la nécessité de déclarer aux prophètes qui désiraient avoir vis-à-vis de leur charge, une plus grande indépendance, que pour le moment ils devaient cesser de faire aucun usage de quelque parole prophétique qui pourrait être prononcée. D'après le récit d'Iselin, qui rapporte également ce fait « beaucoup de membres « de la secte auraient eu des doutes sur l'autorité des « apôtres, les prophètes se seraient prononcés contre eux, « et les apôtres alors auraient défendu à ces derniers de « faire usage de leur charisme jusqu'à ce que la confiance « fût rétablie? » Dans son premier enthousiasme Irving avait un jour enseigné : « *La prophétie est une source d'eau pure* ». Dorénavant les docteurs de la secte inculquèrent cette autre vérité : « *La pureté de la prophétie est en raison de la pureté de ses organes.* » Des esprits soupçonneux s'emparèrent bientôt de cet adage et l'interprétèrent de manière à dire : « Les prophètes sont des organes impurs, dès qu'ils se permettent de se prononcer contre les apôtres [1] ». Cette conduite des apôtres n'est-elle pas évidemment un moyen d'éteindre l'esprit? et n'ont-ils pas à craindre pour leur œuvre, qu'un beau jour les prophètes se mettront à refuser leur action, là où les apôtres auraient instamment besoin de leurs *uttérances.* Et si l'on examine avec attention toute la structure du système, on comprend pourquoi les apôtres désirent tant se renfermer sur le territoire étroit de l'Angleterre. D'un autre côté, on comprend combien, au point de vue de la secte, les communautés du continent souffrent dans leur

1. Iselin, p. 52.

développement parce qu'elles possèdent des prophètes sans le contrôle nécessaire des apôtres.

Après toutes ces considérations, nous sommes forcé d'admettre et de déclarer, pour ne pas en dire davantage, que *la prophétie des Irvingiens n'est pas la voix du saint Esprit de Dieu.*

Nous ne croyons pas qu'il soit nécessaire de réfuter d'autres erreurs moins essentielles, de rectifier toutes les assertions erronées qui se trouvent dans l'enseignement de la secte sur les parties que nous venons de traiter; nous préférons passer immédiatement à l'exposition des principes de l'Irvingisme sur le *culte.*

CHAPITRE III.

Le culte irvingien.

---

§. 21. *Essence du culte.*

D'après les écrits de la secte, qui nous occupe, le culte est essentiellement une *adoration.* C'est dans l'adoration que toute l'activité de l'Église doit prendre racine; c'est par elle seulement que l'Église aura sa véritable onction, sa force et sa profondeur. Si la communauté du Seigneur se lève pour l'adorer, les portes du ciel s'ouvrent et elle entre dans la présence du Très-Haut. La proximité de Dieu telle qu'on la goûte dans l'adoration, délivre le cœur du chrétien du fardeau et de la vanité de ce monde

passager; le désir de la τελείωσις et de l'union éternelle avec le fiancé céleste est nourri et augmenté; c'est en adorant le vrai Dieu, la Trinité dans la communion de l'Église sainte et catholique, que nous serons trouvés prêts à nous unir à tous les saints auprès du Seigneur.

Le caractère et la gloire de ce culte reposent sur l'union intime de l'Église avec Christ. C'est en cette Église que Christ est *présent en personne*, en qualité de *sacrifice* et en qualité de *prêtre.* Mais Christ, devenu prêtre de Dieu n'a pas pour cela cessé d'être son agneau. Il apparaît comme tel sur l'autel sacré dans les éléments bénis du sacrement. Comme possesseur du sacerdoce éternel, Christ est présent en ceux qui, participant à sa charge, adorent Dieu en son nom, et dispensent aux hommes les bénédictions d'en haut.

§. 22. *La Sainte-Cène comme partie du culte.*

L'*eucharistie* est la partie du culte, dans laquelle la réconciliation est représentée (*vergegenwärtigt*) devant Dieu et devant les hommes comme un acte accompli; les hommes, fondés sur cette réconciliation accomplie comme sur une base solide, participent par l'eucharistie aux plus hautes bénédictions célestes.

La Sainte-Cène est certainement un sacrifice; ce n'est pas un sacrifice expiatoire, mais le grand sacrifice d'actions de grâces et de louanges, par lequel l'Église proclame la présence du Seigneur. Déjà au deuxième siècle les Pères regardent la Sainte-Cène comme un sacrifice. C'est qu'elle proclame la mort expiatoire de Jésus-Christ, et qu'elle

sert d'emblème de sa présence actuelle sur l'autel céleste (Cf. Apocal. VIII, 3; VI, 9.)

Comment ne serait-elle pas un sacrifice?

Mieux vaudrait ne pas posséder d'autel du tout, qu'un autel sans sacrifice, ou un sacrifice qui doit être mangé et que l'on ne pourrait offrir à Dieu.

Ce sacrifice eucharistique forme une partie essentielle du culte chrétien; partout où il ne se trouve pas, il y a un vide que rien ne peut combler; sans lui, il est impossible de produire chez les chrétiens le véritable esprit d'adoration et de profond recueillement. Car le culte chrétien ne reçoit son onction et sa splendeur, que de la seule présence du corps et du sang de Jésus-Christ. En offrant ces symboles mystérieux, ce sacrifice *unique* accompli une fois sur la croix, l'Église confesse sa foi en la réconciliation et reconnaît l'œuvre de Christ comme l'unique source de toute glorification divine. C'est l'acte du culte le plus solennel, le plus sublime que les hommes puissent accomplir.

L'eucharistie comprend encore les *actions de grâces* et *l'intercession :* en effet, lors de cette solennité, nous songeons plus que jamais aux souffrances et au mérite du Fils de Dieu; plus que par la parole encore, nous y sommes rendus attentifs par la présence du corps et du sang de Christ. Et si nous reconnaissons que la réconciliation est accomplie, nous pouvons prier avec une foi et une ferveur toutes particulières.

§. 23. *Le sacerdoce.*

Le sacerdoce ecclésiastique n'implique pas la négation du sacerdoce de Christ, mais il est plutôt le témoignage

que Christ nous a laissé de son sacerdoce céleste, de la souveraine sacrificature qu'il occupe d'ans l'Église; tout ce qui se trouve sur cette terre, en fait de sacerdoce, ne peut être qu'un rayonnement, qu'un exercice de son pouvoir sacerdotal, auquel prennent part les hommes, par la seule raison qu'ils sont devenus *uns* avec lui, comme participant à sa mort et à sa résurrection. C'est ainsi que tous les fonctionnaires de l'Église et avec eux tous les chrétiens baptisés en Christ, participent au caractère sacerdotal de leur chef céleste, parce qu'ils participent à son Esprit. Mais il serait extraordinaire, que ceux que le Seigneur a appelés à être les instruments dans sa maison fussent exclus de cette dignité sacerdotale. C'est dans ses ministres que nous devrions voir Christ, notre sacrificateur céleste, et ce n'est qu'autant que nous le faisons, que nous vivons dans la foi et dans le Saint-Esprit. — Le sacrifice et le sacerdoce sont inséparables. Tous deux sont d'institution divine et ont leur origine et leur accomplissement final dans le décret de Dieu pour le salut des hommes en son Fils. Car celui-ci est à la fois le sacrifice immolé sur la croix et le souverain sacrificateur à la droite du Père, depuis qu'il est ressuscité et monté au ciel. Ce qu'il fait maintenant en cette qualité, se manifeste dans l'Église, qui est le théâtre de son activité. Voilà pourquoi il est impossible de séparer Christ de l'Église. La foi trouve Christ dans l'Église et l'Église en Christ. Pour elle il n'existe pas d'antithèse entre le sacerdoce du Christ dans le ciel et le sacerdoce de l'Église sur cette terre. Voilà pourquoi le service de l'autel doit toujours être le centre du véritable culte chrétien.

Mais quelle place doit occuper le sermon dans ce culte chrétien ?

§. 24. *Rapports de la prédication au service de l'autel.*

La prédication et le sacrement de la Sainte-Cène sont des institutions divines et sont également indispensables; ils se trouvent dans un rapport réciproque et nécessaire et il n'y a qu'une commune instruite, purifiée et maintenue dans la foi par la prédication de la parole divine, qui puisse adorer Dieu en esprit et en vérité. Dès que le sacrement au contraire est négligé, la prédication perd sa pureté, elle finit par devenir une rhétorique charnelle et mondaine. Le culte est toujours le meilleur baromètre pour apprécier la valeur de la prédication. Celle-ci est nécessaire à toute époque, non-seulement pour convertir les incrédules, mais encore pour consolider, vivifier et faire progresser les croyants. Cependant sa principale mission consiste à éveiller la foi, à produire dans l'âme un ardent désir de s'unir à Dieu; et qu'on se garde bien de lui accorder une place trop importante dans le culte: elle ne doit jamais en être ni le centre, ni le point culminant; elle ne doit pas voiler la gloire de l'autel, elle doit au contraire préparer la communauté à la véritable adoration. Car ce que la prière est pour la vie individuelle du chrétien, le culte l'est pour la conservation et pour l'avancement de la vie spirituelle de toute l'Église.

Voici d'après un traité irvingien[1], ce que doit être une bonne prédication : « Elle ne doit jamais se restreindre « à une simple annonciation de l'Évangile, à un déve-

1. *Mosaische Stiftshütte*, p. 82.

« loppement abstrait de quelque doctrine, à un débit « oratoire, qui s'adresse à des hommes — mais elle doit « consister en sentences courtes et puissantes, du genre « des proverbes de Salomon. »

§. 25. *Ordre extérieur du culte.*

Les prophètes ont reçu une foule d'inspirations sur la véritable forme du culte chrétien. L'œuvre laissée inachevée par S. Paul a été continuée suivant les instructions des prophètes qui toutes se résument en ce point que, dans les divers objets et les divers arrangements du tabernacle de Moïse, Dieu a donné par avance aux hommes un type de la manière dont le culte chrétien devait être ordonné.

N'étant pas à même de donner une description exacte ni complète du service divin des Irvingiens, parce que nous n'y avons jamais assisté et parce que jamais les adhérents de la secte, ni leurs adversaires n'ont publiés les détails nécessaires pour en faire un tableau, nous nous bornerons d'ajouter à ce que nous avons dit plus haut, quelques notices détachées sur le culte.

Il ne sera pas sans intérêt de citer quelques exemples de la symbolique employée dans le culte irvingien.[1]

Les *poils de chèvre*[2], c'est-à-dire, la toile tissée de poils de chèvre, symbolise l'*Esprit de prophétie*, se manifestant dans chacun des membres de l'Église. Le *bouc*, cet animal qui aime à séjourner sur les sommets des montagnes, préfigure *ceux qui vivent dans les régions*

1. *Mosaische Stiftshütte*, p. 17.
2. Exod. XXXVI, 14.

sublimes des révélations célestes, et qui cherchent à se rendre compte des rapports métaphysiques qui relient les êtres entre eux. Le *poil* symbolise le *tissu divin*, et les *consolations surnaturelles* qui sont répandues sur l'Église.

Les *peaux de béliers teintes en rouge*[1] désignent la représentation de l'Église par les *diacres*. Car le bélier est de la même famille que la brebis. Placé lui-même sous la surveillance du berger, il dirige les brebis. *La couleur* des peaux fait allusion à la *position supérieure*, que le diacre occupe dans l'organisation de l'Église, position qui n'est pas une qualité qu'il possède naturellement, mais elle est l'effet d'une purification toute spéciale, qu'il éprouve par l'efficace du sang du Christ.

Les *colonnes du parvis*[2] sont les emblèmes des *évangélistes* qui exercent une influence préparatoire sur les âmes; les *rainures*, au moyen desquelles les planches sont jointes avec le socle, ou bien les *petits plats* adaptés aux lampes, représentent les *diacres*, etc.

Cette manière de symboliser est singulièrement arbitraire et forcée; on peut même dire fade et absurde.

La disposition intérieure des lieux de culte doit être, selon l'idée des Irvingiens, exactement la même que celle du tabernacle; le *parvis* est la partie de leurs Églises qui renferme le confessionnal et le baptistère, le *sanctuaire* sert à contenir la communauté; le *saint des saints* (dans les Églises modernes le chœur) renferme l'autel et les places disposées tout autour pour le clergé. L'église cathédrale des Irvingiens à Londres, achevée en 1851,

1. Exod. XXXVI, 19.
2. Exod. XXXVI, 38.

est bâtie en style gothique. — L'Irvingisme accorde qu'il a emprunté au catholicisme plusieurs bonnes institutions[1], surtout en ce qui concerne les ministres officiants.

Les diacres portent une longue soutane noire, recouverte d'une aube blanche et courte. Le pasteur porte une soutane avec collet montant, garnie d'un grand nombre de boutons et recouverte d'un vêtement blanc; elle a de larges manches et est retenue à la ceinture par un cordon blanc qui se termine par des glands de la même couleur; un scapulaire de soie blanche, doublé en rouge et orné de croix rouges, ainsi qu'une croix d'or couvrent la poitrine. Pour le service de l'après-midi, le pasteur se revêt d'une soutane violette, couverte d'une aube blanche, ornée de broderies, d'un mantelet en soie violette sur les épaules, laissant apercevoir un scapulaire violet sur la poitrine, avec la croix d'or et un cordon terminé par des glands d'or[2]. L'apôtre porte une longue soutane noire, recouverte d'un vêtement blanc qui descend jusqu'aux genoux, puis d'un autre plus foncé qui couvre la poitrine et les épaules, et enfin, d'une stole en velours violet qui descend jusqu'aux genoux. L'évangéliste porte une longue soutane, une ceinture et une stole d'or.

L'ordre du service journalier, hebdomadaire et mensuel est le même que dans l'Ancien Testament.

Le service journalier à l'autel de l'holocauste consiste dans la confession des péchés et dans l'absolution (l'offrande de l'agneau de l'année), dans la lecture d'un pas-

1. *Narrative*, p. 102.
2. *Berliner prot. Kirchztg.*, 1854, 18 nov.

sage des Saintes-Écritures et de la confession de foi (préfigurée par l'offrande de gâteau) et dans le chant de cantiques (l'offrande de vin). Le service journalier devant l'autel du parfum se compose de prières (requêtes, prières, supplications et actions de grâces) préfigurées par les diverses parties de l'offrande de parfum (aromates, encens); ces prières résumées en une seule par l'ange de la communauté, sont offertes à Dieu le Père au nom de Jésus-Christ, accompagnées d'une sainte méditation sur les voies et les œuvres de Dieu (disposition du chandelier, etc.). C'est dans ce but que se fait un service journalier à 6 heures du matin et à 5 heures du soir, outre le service du dimanche. Il y a de plus chaque jour une réunion de prières à 9 heures et à 10 heures. Pour savoir ce qui se fait dans ces réunions, examinons de plus près la liturgie des Irvingiens.

§. 26. *La liturgie.*

La liturgie irvingienne, rédigée en anglais, a été traduite en allemand par l'apôtre Carlyle. C'est sous cette forme qu'elle a paru à Berlin en deux parties. La première partie renferme une introduction sur la véritable forme du culte chrétien, l'ordre du service de l'autel et le rituel pour le service en général et en particulier pour les fêtes. La seconde partie contient les prières et les formulaires pour toutes les circonstances de la vie du chrétien.

Le dimanche, après l'invocation : Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, et le répons : Amen, le

ministre lit comme préparation à la confession des péchés les passages 1 Jean I, 5. 7. 8. 9.

Puis il prononce la confession des péchés ainsi qu'il suit : Dieu Tout-Puissant, notre Père qui es aux cieux, Toi qui reçois Ton peuple dans une si admirable communion, afin que participant, par un divin mystère au corps et au sang de Ton Fils chéri, ils demeurent en Lui et Lui en eux, nous voici pauvres pécheurs, indignes de Ta miséricorde; nous approchons en cette heure de Ta sainte présence, pour contempler Ta gloire divine; nous nous abhorrons nous-mêmes, et nous faisons pénitence devant Toi, en nous humiliant jusque dans la poussière. Seigneur, nous confessons que nous tous avons commis contre Toi de graves péchés, tant en pensées qu'en paroles et en actions, et que nous avons mérité par notre désobéissance Ta disgrâce et Ton juste courroux. Nous avons foulé aux pieds nos promesses d'obéissance; nous avons déshonoré Ton saint nom; nous avons souillé Ton sanctuaire. Mais Toi, Père de miséricorde, aie pitié de nous. Pardonne-nous tous nos péchés pour l'amour de Jésus-Christ. Délivre-nous de toute impureté et de l'esprit et du corps, en répandant sur nous Ton Saint-Esprit, selon Ta grande miséricorde. Fais que nous nous pardonnions aussi les uns aux autres, comme Toi-même Tu voudras nous pardonner, afin que nous menions une vie nouvelle et que nous soyons Tes serviteurs par Jésus-Christ, notre Seigneur. Répons : Amen!

La formule d'absolution est la même que celle qui, dans la liturgie anglicane, suit la confession des péchés avant

la Sainte-Cène. Mais elle n'a sa véritable place que dans la confession, où le prêtre se trouve vis-à-vis de ceux qui se confessent. Dans le service du dimanche, elle n'est que la requête, que le ministre fait en son nom et en celui de la communauté, pour obtenir le pardon des péchés. Dans l'Église romaine, les ministres répondent au *Confiteor* par *Misereatur;* et le prêtre répond à leur *Confiteor* par la formule d'absolution dont la fin, la *Communicatio* est ainsi conçue: *Indulgentiam, absolutionem et remissionem peccatorum nostrorum tribuat nobis omnipotens et misericors Deus.*» La liturgie irvingienne, au contraire, n'a pas jugé à propos, que la rémission des péchés soit annoncée au prêtre, qui vient d'en faire la confession.

La liturgie irvingienne n'est pas heureuse dans les changements qu'elle a apportés aux liturgies employées dans l'Église romaine ou dans l'Eglise anglicane; elle en diffère toujours à son désavantage.

Ainsi les mots : «La paix soit avec vous!» — Amen, Amen! qui suivent la formule d'absolution, sont tout-à-fait déplacés. Il en est de même des antiphones empruntées au Missel romain et ainsi conçues:

O Éternel, fais-nous voir ta miséricorde,
Rép. Et accorde-nous ta délivrance.
Seigneur, exauce notre prière,
Rép. Et que nos cris viennent jusqu'à toi.
puis l'Antiphone:
Notre aide est au nom de l'Eternel,
Rép. Qui a fait les cieux et la terre.
paroles dont on ne peut pas justifier la place dans la liturgie irvingienne, tandis que dans la liturgie romaine

elles servent d'introduction à la confession des péchés. Le premier *Oremus* : Prions! est suivis comme dans la liturgie romaine d'une courte prière avec le *Kyrie*, le *Gloria* et le *Dominus vobiscum*, tout à fait dans l'ordre observé par le Missel romain.

Les *collectes* qui suivent et qui se rapportent aux trois grandes fêtes de l'année écclésiastique sont à peu près copiées du *Common-Prayer Book*; la liturgie irvingienne n'a fait qu'y ajouter quelques mots pour exprimer l'espérance, et le désir ardent de la parousie de Christ et de la transfiguration des croyants.

Comme dans toutes les liturgies, ces *collectes* sont suivies pour les Irvingiens de la lecture de l'*épître* avec le répons : Nous Te rendons grâces, ô notre Seigneur. L'*Alleluïa*, qui devrait suivre cette lecture, est remplacé par le chant d'un cantique; puis vient la lecture de l'Évangile, avec le répons : Gloire soit à Toi, ô notre Seigneur! Vient ensuite une homélie, puis la lecture du symbole de Nicée.

L'auteur de la liturgie, en voulant justifier dans la préface l'ordre qu'elle suit, se laisse aller à des suppositions erronées; il présente, par exemple, la *Collecte* comme l'ensemble des prières qui conviennent à une certaine partie de l'année ecclésiastique.

La lecture des péricopes dans les Épîtres et les Évangiles, n'est pas, d'après lui, un moyen d'instruction pour le fidèle, mais une offrande que nous faisons à Dieu, une offrande de ce que lui-même nous a communiqué par sa parole. Mais cette assertion se trouve formellement contredite, parce que nous trouvons quelques lignes plus bas,

quand l'auteur de la préface dit que l'Épître et l'Évangile du jour sont appropriés à l'intelligence des fidèles, par une courte prédication destinée à les expliquer.

Après la lecture du symbole de Nicée, le pain et le vin, qui se trouvent sur la table de provision de l'Église, sont portés solennellement devant le Seigneur. Au même instant, le peuple apporte la dîme et les offrandes; jusqu'alors il n'aurait pu le faire, car ses mains étaient souillées. Dans l'offertoire et dans la prière qui le suit, il est fait mention de la dîme et des offrandes; mais chez les Irvingiens cette cérémonie ne s'accomplit pas d'une manière logique et rationnelle; elle n'a pas, comme dans l'Église romaine, une signification aussi adéquate à l'idée qu'elle symbolise. Dans l'Église romaine le pain et le vin se trouvent déjà sur l'autel, quand la prière de l'offertoire est prononcée par le ministre. Les Irvingiens ne rapportent leur prière qu'à l'argent, que le peuple a offert, car le pain et le vin ne sont mis sur l'autel que pendant que la communauté chante un cantique; au lieu que la liturgie romaine donne d'abord, et à juste titre, la prière de l'offrande, et puis seulement le « *Orate fratres,* » *ut meum ac vestrum sacrificium acceptabile fiat apud Deum Patrem omnipotentem, etc.,* les Irvingiens retournent l'ordre naturel et logique des actes du culte; ils prient le Seigneur de trouver plaisir au sacrifice, avant même qu'ils l'aient nommé; à moins qu'on ne veuille appeler la dîme un sacrifice.

Voici la prière de consécration : Prions : « Dieu Tout-« Puissant, Père de miséricorde, nous t'offrons ce pain et « ce calice, car nous-mêmes nous sommes à Toi, avec tout

« ce que nous possédons. Nous ne pouvons t'offrir que ce « que nous avons reçu de tes mains. O Seigneur, nous « sommes indignes de t'offrir un sacrifice quelconque; « mais nous te prions humblement, accepte le culte, « que nous célébrons en cette heure par obéissance à tes « commandements. Car nous éprouvons le besoin d'adorer « ta majesté divine, de glorifier ton nom et de confesser « avec un sentiment d'adoration que Tu es notre Dieu, et « que nous sommes tes serviteurs.

« Nous renouvelons, ô Éternel, notre Dieu, nos vœux « devant Toi; nous te promettons d'obéir à tes saints com- « mandements, de faire ta volonté pleine de grâce, de « détester tout ce qui te déplaît, et de ne rien faire qui « soit contre ta volonté. O Seigneur, Tu connais notre « faiblesse, et nos infirmités ne te sont point cachées. Aie « pitié de nous, et accomplis en nous ce que nous pro- « mettons. Fais descendre sur nous ton Saint-Esprit, afin « que, semblable à un feu consumant, il détruise en nous « la chair avec tous ses désirs et toutes ses convoitises, « afin que nous nous offrions à Toi en sacrifice vivant, « saint et agréable à Toi, ce qui est notre service raison- « nable. Nous te prions donc, ô Seigneur, accorde-nous « par ce très-saint sacrement, ta grâce céleste. Regarde la « foi et les prières de ton Église, ne prends pas garde aux « iniquités de ton peuple, ni à celle de ton serviteur, « qui est ici devant toi. Confirme les paroles et les actes « que vont prononcer et accomplir en ton nom tes mi- « nistres, qui sont soumis à ta volonté; accorde leur ta « divine assistance. Exauce-nous, Père céleste, pour l'amour « de Jésus-Christ, ton Fils auquel, etc. »

Suit la *préfation* ordinaire : « Le Seigneur soit avec vous, etc. » se terminant par le *Sanctus* et le *Benedictus;* l'oraison dominicale, d'après la version de S. Luc, au lieu de suivre la « consécration » la précède. Voici la consécration :

« O Dieu regarde sur nous, sanctifie et bénis ce pain. « Nous bénissons ce pain au nom du Père, du Fils et du « Saint-Esprit, et nous te prions, Père céleste, d'envoyer « ton Saint-Esprit, de faire pour nous de ce pain le corps de « ton Fils Jésus-Christ, qui, la nuit qu'il fut trahi, prit « du pain, et ayant rendu grâces, le rompit et dit : Prenez, « mangez; ceci est mon corps, qui est rompu pour vous, « faites ceci en mémoire de moi. » Répons : « Amen! »

Cette formule ressemble le plus à celle que renferment la liturgie grecque et la liturgie arménienne. Ce qui frappe surtout, ce sont les mots : « *Nous* bénissons » qui suivent immédiatement la prière : « O Dieu bénis ce pain. » Quant à l'acte de la consécration, nous lisons dans la préface de la liturgie ce qui suit : La consécration est le point culminant de la solennité. Elle consiste :

1° Dans une prière que Dieu veuille regarder d'un œil favorable le ministre, et agir en lui;

2° Dans une prière, que Dieu veuille regarder favorablement la créature, et agir par elle;

3° Dans la manifestation de la puissance de Christ, qui vient d'être demandée, et qui se réalise quand le pain est béni au nom de la Trinité comme d'un Dieu, qui agit dans les hommes, et qui les sanctifie;

4° Dans une prière que Dieu veuille marquer cette œuvre du sceau du Saint-Esprit, en le faisant descendre

sur elle, qu'il veuille, selon les paroles de la consécration, se servir du pain et du vin comme d'instruments, et qu'il veuille en faire pour nous son corps et son sang, afin que nous en fassions un usage convenable, c'est-à-dire, que nous les regardions comme un sacrifice (*ein unblutiges Opfer*) offert à Dieu, et comme une nourriture spirituelle des hommes;

5° Dans le rappel de l'exemple et du commandement de Christ. Son exemple nous est proposé pour que nous agissions comme il a agi, et son commandement nous garantit l'efficacité de cette consécration.

La consécration est suivie de la prière d'offertoire, qui se termine par les intercessions mentionnées plus haut; nous ne nommons que celle qui se fait pour « les Trépassés en général et en particulier. »

Dans la prière finale, l'Église demande la parousie de Christ en ces termes : « O Dieu, hâte le moment où Tu « enverras de Ta droite Celui que Tu veux envoyer. Hâte « le moment de sa glorieuse épiphanie; afin que tous les « saints qui sont morts en Lui, ressuscitent, et que nous, « nous soyons enlevés au-devant de Lui, et que nous « soyons toujours avec Lui. Maintenant nous ne sommes « en communion avec Lui que sous le voile des choses « terrestres, mais alors nous le contemplerons à visage « découvert, chantant en sa présence; nous serons semblables à Lui, dans sa gloire; purifiés et sans souillure, « nous serons présentés avec toute Ton Église devant Ta « face au milieu de Ta gloire et de Ta joie ineffable. « Exauce-nous, ô Père céleste, pour son amour et reçois « avec Lui et le Saint-Esprit, ô Dieu vivant et unique,

« louanges et magnificence au siècle des siècles. Amen!
« Amen! »

C'est alors que commence la distribution de la Sainte-Cène; « quand le Sacrement est préparé, » le ministre prononce un verset de la Bible et fait une prière, copiée mot à mot du *Common-prayer book* et qui se termine par ces mots: « O Dieu, puisque nous nous jugeons nous-« mêmes et que nous sommes fermes dans la foi, pré-« serve-nous de la juste condamnation qui frappe tous ceux « qui en mangent et qui en boivent indignement en ne « discernant point le corps du Seigneur. » On reconnaîtra volontiers avec nous que ces paroles sentent fortement la sainteté imaginaire à laquelle prétendent les Irvingiens.

Après l'*Agnus Dei*, suivi d'une invocation de Christ et du Saint-Esprit, après un répons et la lecture d'un passage, a lieu la distribution du Sacrement.

L'une des deux prières de la *postcommunion* est empruntée mot à mot au missel romain, où elle est destinée à la Fête-Dieu; l'autre est empruntée à la liturgie anglicane. La solennité se termine par le Te Deum et la bénédiction.

D'après une coutume assez singulière, on distribue l'après-midi le Sacrement consacré le matin à des personnes qui, sans être malades, n'ont pas assisté au service le matin. La consécration est toute romaine, mais cette coutume bizarre n'est ni protestante, ni romaine.

Le service de l'après-midi est ouvert par une « allocution » dans laquelle les assistants sont exhortés à songer à l'acte solennel qui a été accompli dans le service du matin. L'ordre du service est pour le reste à peu près le même que le matin: Confession des péchés, suivie de

l'absolution, la collecte, l'Épître, l'Évangile, puis le *Credo* suivi du chant d'un psaume, puis une courte prière que Dieu veuille accorder ses grâces à ceux qui ont reçu le Sacrement; la communion de ceux qui n'ont pas assisté au service du matin, la prière de la post-communion, enfin le *Gloria Patri* et la bénédiction.

La liturgie irvingienne ne nous offre pour le service du dimanche que peu de particularités; il en est de même des services journaliers, qui ont lieu le matin à six heures et le soir à cinq heures. Le service du matin s'ouvre par une exhortation, une courte explication de quelques passages bibliques, puis on prie d'après le *Morning-Prayer* de la liturgie anglicane, mais dans un ordre un peu différent en quelques endroits. Dans le service qui a lieu tous les jours à neuf heures du matin et à 3 heures de l'après-midi, on suit entièrement la liturgie anglicane. Cette même observation peut être faite pour les collectes d'une serie de jours de fêtes telles que la Fête de la Circoncision, l'Épiphanie, la Purification, l'Ascension, etc.

Il y a d'autres emprunts à signaler encore: les Antiphones de l'Avent, les beaux *Improperia* pour le Vendredi-Saint sont pris dans la liturgie romaine; malheureusement ces derniers ont perdu ce qui en fait tout l'ornement et la beauté, le *Crucem tuam adoramus Domine*, et ont reçu une destination tout à fait contraire et illogique.

La liturgie grecque a dû fournir les répons et les prières pour les fêtes de Pâques; les prières seulement ont été changées.

En résumé, nous n'avons presque rien trouvé d'original dans la liturgie des Irvingiens; tout ce qui leur

appartient en propre se réduit à des altérations maladroites de leurs modèles ou à des mutilations contraires aux principes de la liturgie. Ce qui étonnera toujours, c'est que cette liturgie soit reconnue non-seulement comme l'œuvre de l'inspiration prophétique, mais encore comme celle du Saint-Esprit, se manifestant par les apôtres irvingiens, tandis qu'on voit clairement que la plus grande partie, nous pouvons dire, la meilleure partie de cette liturgie est tirée des collections de prières ou des liturgies employées dans les Églises dont le Saint-Esprit s'est depuis longtemps retiré.

Sous le rapport de la musique religieuse, la secte ne possède non plus rien d'original : pour le temps de l'*Avent*, elle chante l'air sicilien si connu : *O sanctissima*, puis une traduction médiocre de l'hymne latin : *Rorate cœli desuper* : « *Ihr Himmel tröpfelt Thau in Eil;* » et les cantiques : « *Wachet auf, ruft uns die Stimme;* » « *Wie schön leucht't uns der Morgenstern;* » « *Nun jauchzet all' ihr Frommen;* » « *Auf, auf, ihr Reichsgenossen.* »

Pour la fête de *Noël* : « *Wir singen dir, Immanuel;* » « *Gelobet seist du, Jesus Christ;* » « *Dies ist der Tag, den Gott gemacht;* » « *Gott sei Dank in aller Welt;* » et « *Tochter Zion, freue dich,* » de Hændel.

Pour la *Passion* : « *O Haupt voll Blut und Wunden;* » « *Weinend stand die Schmerzgebeugte* » (*Stabat mater dolorosa*); « *Mitten wir im Leben sind;* » « *Auferstehn, ja auferstehn.* »

Pour *Pâques* : « *Erstanden ist der heil'ge Christ;* » « *Christ ist erstanden von der Marter alle;* » « *Grosser Gott wir loben dich.* »

Pour l'*Ascension* : *Wir danken dir, Herr Jesu Christ.*"

Pour la *Pentecôte* : „*Heil'ger Geist, du Tröster mein*" (une imitation de : „*Veni sancte spiritus*); „*Ein feste Burg ist unser Gott*;" „*Komm, Gott Schöpfer, heil'ger Geist*" (*Veni creator spiritus*).

Pour la *Trinité* : „*Wir glauben all' an einen Gott.*"

D'autres textes de musique se trahissent aussitôt au connaisseur comme appartenant à des morceaux d'Église connus de *Hændel*, *Bach* et autres.

Si l'on voulait retrancher de cette liturgie tout ce qui est emprunté à d'autres, et ne laisser subsister que ce qui doit être le produit du Saint-Esprit irvingien, il ne resterait rien ou tout au plus quelques phrases sur la parousie de Christ et sur l'enlèvement des fidèles au-devant du Seigneur.

La seconde partie de la liturgie présente toute aussi peu d'originalité que la première; elle contient le rituel pour la bénédiction ecclésiastique du mariage, le baptême dans l'église, l'ondoiement, la confirmation, l'extrême onction, la confession, l'absolution et l'ordination. En parcourant le rituel pour la bénédiction des mariages, nous voyons que les Irvingiens chantent le 45ᵉ psaume au lieu du 128ᵉ ou du 67ᵉ, indiqués dans la liturgie anglicane. Pour les autres solennités, ils suivent, à peu d'exceptions près, le rituel romain.

La liturgie irvingienne ne renferme pas de formulaire pour les enterrements, ce qui ne doit pas nous étonner.

Nous répétons encore une fois que la liturgie des Irvingiens ne renferme que peu de choses de leur invention, et ce qui leur appartient pourrait subir bien des améliorations.

§. 27. *Que dirons-nous de ce culte?*

Nous y trouvons une foule d'éléments blâmables, beaucoup de réminiscences de l'Ancien Testament et des emprunts au culte anglican et au culte romain. C'est le culte irvingien qui, avec l'organisme arrêté, forme l'élément puséyste dans l'Irvingisme. Toutefois, s'il laisse beaucoup à désirer, il renferme d'un autre côté bien des éléments chrétiens, capables d'élever l'âme à Dieu, des éléments qui ne sont nullement à rejeter, et qui de tout temps ont été le trésor de l'Église luthérienne de l'Allemagne.

Avant tout il ne faut pas jeter le blâme sur les services liturgiques comme tels, car c'est par suite de la vie nouvelle qui animait notre Église et des besoins qu'elle éprouvait que ces services liturgiques ont été réintroduits.

Nous sommes loin de prétendre que les services liturgiques puissent produire la vie chrétienne, et tout chrétien qui vit tant soit peu de la vie nouvelle en Christ, le reconnaîtra comme nous. Les adversaires de ces services ont donc raison en ce point; mais si les services liturgiques ne peuvent être la source de la vie chrétienne, on ne pourra pourtant pas nier qu'ils en sont le produit, et si tant de communautés n'éprouvent pas le besoin d'un service liturgique, il ne faut pas en déduire que ces services soient absolument inutiles. Non, ils auront toujours leur juste place, là où la vie spirituelle existera dans une communauté à un degré plus élevé, et où jusqu'alors le culte établi ne renfermait pas de formes pour exprimer le *sentiment de la véritable adoration de Dieu*, ce que l'Irvingisme appelle à tort l'*essence* du culte.

L'Irvingisme, en effet, ne relève que l'un des côtés du culte. L'homme, dit-il, doit s'élever à Dieu, et il le peut, car il est saint. — C'est par l'adoration que la communauté se place dans la présence du Très-Haut. Mais nous regardons le culte non-seulement comme quelque chose qui part de l'homme, mais comme une action réciproque entre Dieu et les hommes, action qui doit représenter le rapport de félicité qui les unit. Nos services religieux porteront donc nécessairement l'empreinte de ce rapport mutuel incessant et vivant qui s'est établi entre le ciel et la terre, rapport du maître et de son serviteur, du père et de son fils. C'est là ce qui constitue le côté *formel* du culte. Le côté *réel* sera trouvé si nous désignons comme les deux pôles de cet échange mutuel, par lequel Dieu et l'homme donnent et reçoivent réciproquement d'une part la *parole* et le *sacrement*, grâces que Dieu fait à l'homme d'autre part la prière, les requêtes, les supplications et les actions de grâce, offrandes que l'homme fait à Dieu.

Il va sans dire que vis-à-vis du Romanisme et de l'Irvingisme, qui négligent outre mesure l'élément doctrinaire dans le culte, nous insistons autant que possible sur la nécessité de cet élément, mais vis-à-vis de ceux qui voudraient en exagérer l'importance, nous maintenons avec autant d'énergie que l'Église n'est pas un auditoire, que le service religieux n'est pas uniquement un moyen d'instruction. Toutes les communautés ne se ressemblent pas sous le rapport de la vie chrétienne : les unes exigent qu'on pose sans cesse le fondement de toute vie chrétienne et de toute communauté; mais il en est d'autres qui,

approchant davantage de la parfaite stature de Christ, se réunissent devant la face de Dieu pour adorer et pour jouir de sa paix, pour prier et pour intercéder, pour s'épancher en actions de grâces et en louanges, en un mot, pour rendre en commun un témoignage de la foi et des sentiments qui les animent.

Nous ne nous étonnons donc pas que les Irvingiens aient abouti à la théorie du sacrifice, que nous avons exposée plus haut. Cette théorie n'est qu'un postulat de leur enseignement sur les charges et les charismes; du moment qu'ils possèdent des apôtres et d'autres charges qui communiquent le Saint-Esprit par l'imposition des mains, de véritables prêtres dans le sens de l'Église romaine, des médiateurs entre Dieu et les hommes, ils devaient adopter l'opinion romaine sur le sacrifice. Car nous avons vu plus haut que selon eux le sacrifice et le prêtre sont inséparables. Cependant l'eucharistie n'est pas la nourriture de l'individu seulement, c'est le sacrifice collectif accompli par la communauté entière. L'idée de sacrifice chez les Irvingiens n'est donc pas absolument la même que dans l'Église romaine; et les Irvingiens s'en défendent assez souvent ; ils ne veulent pas d'un sacrifice expiatoire qui serait répété, ils rejettent le sacrifice non sanglant comme la répétition du sacrifice sanglant sur la croix. Mais par contre ils prétendent que Christ est présent dans le sacrifice eucharistique en sa qualité d'agneau, et que le prêtre fait l'office de souverain sacrificateur à la place de Christ, qui dans le ciel représente sa dignité de médiateur et de souverain sacrificateur. Cette doctrine se rapproche un peu de celle des Sociniens, qui restreignent

la sacrificature de Christ à l'action médiatrice (d'avocat 1 Jean II, 1) qu'il exerce auprès du Père dans son état de glorification. Mais qui ne s'aperçoit pas que de cette manière le mérite des souffrances est considérablement diminué tandis que la dignité du prêtre terrestre est de beaucoup rehaussée !

Voilà ce qui nous explique des assertions telles que les suivantes : « Nous ne marchons dans la foi et dans le Saint-Esprit, qu'autant que nous voyons dans les prêtres, Christ, le prêtre céleste. »

CHAPITRE IV.

Les sacrements.

---

§. 28. *Le baptême.*

Il existe sur le baptême un traité[1] dont les vues sont orthodoxes ; la nécessité du baptême y est reconnue, et ceux qui rejettent le baptême des enfants y sont réfutés. On ne regarderait certes pas cet ouvrage comme un produit de l'Irvingisme, s'il n'y était pas question du Fils de Dieu, ayant adopté notre nature déchue et maudite, du salut produit par la résurrection et par l'ascension du Christ et si le péché originel ne s'y trouvait identifié avec le péché actuel. Enfin une autre preuve de l'origine irvingienne de cet écrit se trouve à la page 28,

---

1. *Ueber das Sacrament der heil. Taufe.* Erlang. 1850. 30 p.

où nous lisons que le premier devoir du chrétien baptisé est celui de recevoir le Saint-Esprit. Ordinairement nous considérons le don du Saint-Esprit comme une grâce; ici il y a plus; ce n'est plus seulement une grâce que de posséder le Saint-Esprit, c'est un devoir imposé au chrétien. Pourquoi présenter ainsi les vérités chrétiennes? Parce que dans l'opinion irvingienne le Saint-Esprit est communiqué au fidèle au moyen de l'imposition des mains, cérémonie qu'accomplissent les apôtres : ce qui fait qu'en dernière analyse ce sont les apôtres qui communiquent les grâces infinies dans le sacrement du baptême.

Bœhm, dans son ouvrage déjà cité[1], traite en détail du baptême, il le désigne d'après les Saintes-Écritures comme *la mortification du vieil homme par l'efficace de la croix du Christ et le réveil d'une vie nouvelle par la puissance de sa résurrection.*

Dans quelques pages fort belles, il montre l'imporportance que le baptême a pour la vie, le rapport de la foi au baptême, les suites fâcheuses qui résultent pour l'Église de négliger l'enseignement du baptême. Enfin, il s'occupe du baptême des enfants. Ce chapitre de l'ouvrage de Bœhm renferme des passages nombreux qui respirent un véritable esprit biblique et prouvent combien l'auteur a pénétré profondément dans le sens des Écritures.

La nécessité du baptême des enfants est appuyée par deux arguments.

---

1. *Schatten und Licht.* Th. III. *Die heilige Taufe*, p. 66-106.

1° Déjà du temps des apôtres, dit-il, les enfants des Israélites, devenus chrétiens, étaient reçus dans la Nouvelle Alliance, car S. Pierre leur assure le don du Paraclet, don qui appartient exclusivement à la Nouvelle Alliance. (Act. II, 39.)

2° Le Seigneur lui-même promet aux enfants le royaume des cieux, et Il apprend à Nicodème que le baptême est le seul moyen d'y entrer; comment donc les enfants pourraient-ils jouir des biens assurés par le baptême et cependant être privés du sacrement qui seul les leur assure?

Si l'on objecte que les petits enfants sont incapables de croire, il faudrait, dit Bœhm, en conclure que les enfants sont exclus du salut, et personne ne voudra soutenir une thèse pareille. Ce n'est pas l'âge qui est à prendre en considération, car Dieu accorde la foi à tout âge. La foi n'est pas une chose possible seulement avec un certain développement de la raison et de l'entendement.

Les enfants sont donc capables d'avoir de la foi : le fait que le Seigneur leur a décerné le royaume des cieux nous le prouve clairement; ce fait prouve en outre que *Dieu donne la foi aux petits enfants qu'on lui* PRÉSENTE. Quand les témoins répondent pour l'enfant présenté au baptême, ce n'est pas parce que les petits enfants ne peuvent pas croire, mais bien parce qu'ils ne savent pas parler.

La foi au Dieu trinitaire, qu'on exige et qu'on doit exiger, se trouve déjà dans les enfants; elle s'y trouve parce que Dieu l'accorde aux enfants qu'on lui présente

et non parce que ces enfants sont nés de parents chrétiens. Si quelqu'un demande comment l'on sait que Dieu donne la foi aux enfants, on répondra que Dieu donne toujours aux hommes ce qui leur est nécessaire surtout pour recevoir les bénédictions qu'il leur a acquises.

Ou bien le baptême des enfants est *le* baptême, c'est-à-dire, le baptême *unique* (Éphés. IV, 5) et renferme comme tel tous les trésors que Dieu a mis dans ce sacrement, ou bien, ce n'est pas un baptême du tout, et alors c'est un acte tout à fait inutile. Mais il ne peut être un acte qui ne s'accomplit que pour la forme, et qui ne doit recevoir que plus tard les promesses qui y sont jointes, soit par un réveil du cœur, soit de quelque autre manière; ce baptême intermédiaire, ce baptême neutre n'est autre chose qu'une invention humaine qui s'accorde très-bien, sans doute, avec certains systèmes théologiques, mais qui n'a pour lui ni l'enseignement des Saintes-Écritures, ni celui de l'Église.

Outre les passages du Nouveau Testament, où il est question d'οἶκοι, et qu'on cite ordinairement pour prouver l'existence du baptême des enfants dans l'Église primitive, Bœhm cite encore un passage de l'Épître aux Éphésiens[1] : « Enfants, obéissez à vos parents *dans le Seigneur.* »

Si les enfants ne sont pas encore *dans le Seigneur* (et sans le baptême, cela ne peut avoir lieu), ils ne peuvent obéir à leurs parents *dans le Seigneur.*[2]

1. Éphes. VI, 1.

2. Avec la traduction d'Osterwald « selon le Seigneur », l'argument n'a pas

L'histoire confirme d'ailleurs, que le baptême des enfants se pratiquait déjà au siècle apostolique. Car il est impossible de supposer qu'une innovation telle que le baptême des enfants, une pratique nouvelle si importante ait pu s'introduire dans l'Église sans donner occasion à une lutte et à une résistance prolongée de la part des chrétiens.

S'il faut admettre que le baptême des enfants était généralement pratiqué dans l'Église apostolique; on doit aussi reconnaître qu'il n'a jamais été obligatoire; il parait plutôt qu'on abandonnait à la foi des parents de présenter leurs enfants au baptême ou de les priver de ce sacrement. Les ministres de Dieu étaient prêts à recevoir au nom de Christ les enfants qu'on leur amenait; mais de même que le Seigneur attendait que les enfants lui fussent présentés, de même ses disciples auront certainement attendu que Dieu ait donné aux parents la foi et le désir de lui présenter leurs enfants. Cette foi, Dieu seul peut la donner aux parents et ce n'est que lorsqu'ils croiront que par le baptême, Dieu fait et fera de si grandes choses en faveur de leurs enfants que la présentation de leurs enfants lui sera agréable. Voilà pourquoi il serait préférable que maint adulte qui meurt traître à Dieu et à Christ, n'eût jamais reçu le baptême, quand il était enfant.

L'Église aurait dû, considérant l'état de vie spirituelle des parents et des témoins qui présentèrent l'enfant au baptême, et prévoyant les conséquences de l'éducation

---

de valeur : Bœhm argumente d'après la version de Luther, «*in dem Herrn*», qui rend très-bien l'original ἐν Κυρίῳ.

que recevrait l'enfant, elle aurait dû refuser de lui administrer ce sacrement.

§. 29. *La Sainte-Cène.*

La nouvelle vie en Christ étant ainsi implantée dans le cœur par le baptême, la Sainte-Cène doit la conserver et l'entretenir. C'est ce qui se fait par le corps et le sang de Christ que ce dernier nous y offre. Le mode de la présence de son corps et de son sang est un mystère divin, inexplicable et incompréhensible. Le Seigneur lui-même, interrogé par les Juifs, qui disaient: comment cet homme peut-il nous donner sa chair à manger? s'est contenté de répondre : « Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme, et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie en vous-mêmes. » Ce mystère ne peut être connu que par la foi, c'est-à-dire, par la foi qu'avaient les apôtres en l'Homme-Dieu, la foi qui regarde comme parfaitement vrai tout ce que Christ a dit. Ce n'est ni la foi de celui qui administre le sacrement, ni la foi de celui qui le reçoit, qui peut faire de la Sainte-Cène un véritable sacrement; ce n'est qu'en vertu d'un acte du Dieu tout-puissant, que le pain et le vin, après la consécration sont le corps et le sang de Christ. Dieu répond alors aux prières et à la foi de son Église, et le ministre qui accomplit l'acte solennel de la consécration au nom de Christ et sous ses ordres remplit alors auprès de Dieu les fonctions de médiateur et de représentant de l'Église; il n'effectue pas lui-même le sacrement, mais ce sacrement est effectué par un acte spécial de Christ, accompli par le Saint-

Esprit qui est Dieu avec le Père et avec le Fils, et qui demeure dans l'Église.

Le sacrement de la Sainte-Cène est la nourriture céleste, que le Seigneur a instituée dans sa maison, et qu'il veut donner à ces enfants. *Le but du sacrement est triple :* d'abord il proclame par des faits la mort expiatoire de Christ (*es ist die thatsächliche Verkündigung des Opfertodes Christi*) ; car le corps et le sang sont les preuves réelles que Christ a accompli pour nous un sacrifice expiatoire; ensuite il fait croître dans la sanctification, et enfin il produit et entretient l'unité de l'Église, l'union entre les chrétiens et l'union entre Christ et les membres le son corps, la véritable communion.

Il serait à désirer qu'avec l'importance croissante qu'on accorde à ce sacrement, on admit encore à la communion les enfants, comme cela se pratiquait dans l'ancienne Église; car si l'enfant est devenu par le baptême un membre du corps du Christ, le Saint-Esprit produit en lui le besoin de nourriture céleste. Et pourquoi attendrait-on pour le satisfaire, que l'enfant ait perdu sa foi d'enfant?!

Le sacrement de la Sainte-Cène ne pourra en général être rétabli dans sa pureté primitive, que lorsque les assemblées des chrétiens ressembleront à celles des communautés apostoliques.

§. 30. *Critique.*

Si nous recherchons l'idée que l'Irvingisme attache au *Sacrement*, il ne nous est pas possible d'arriver à une solution bien claire; nous voyons par les caractères qu'on

attribue aux deux sacrements dont nous avons parlé plus haut, que l'Irvingisme tend à faire revivre l'idée que l'Église romaine s'en faisait au moyen âge. Le sacrement pour les Irvingiens n'est très-souvent qu'un *opus operatum:* ils attachent beaucoup trop d'importance à l'office du prêtre; et la Sainte-Cène finit cependant par devenir un sacrifice, un sacrifice non sanglant si l'on veut, mais un sacrifice renouvelé par le prêtre, qui se trouve en un rapport mystique avec le sacrificateur céleste. Les fonctions de médiateur attribuées au prêtre diffèrent fort peu de celles que l'Église romaine attribue à son clergé, et finalement, l'Irvingisme se trouve au point de vue du Romanisme; en effet, le sacrifice sanglant de Christ était un acte personnel, et ne peut par conséquent, être répété sur la terre; mais la médiation, l'acte par lequel Christ présente son sacrifice dans le ciel, est également un acte qui exige sa présence personnelle, il ne peut donc être ni renouvelé, ni accompli sur cette terre par les hommes. Nous nous trouvons ainsi en présence d'une doctrine sur les Saints-Sacrements qui est tout aussi contraire aux Saintes-Écritures que celle de l'Église romaine, une doctrine qui place entre Dieu et ses enfants une personne médiatrice autre que Jésus-Christ. Nous sommes persuadé que cette doctrine a été acceptée longtemps après la mort d'Irving, probablement par suite de la tournée que les apôtres irvingiens ont faite dans le territoire qui leur était assigné par l'organe des prophètes.

Quant au nombre des sacrements reconnus par les Irvingiens, il nous a été impossible de découvrir quelque donnée positive. Cependant nous savons qu'ils en ad-

mettent plus de deux : c'est ce qui ressort d'abord de la manière dont Thiersch caractérise le mariage[1] et d'un passage de Bœhm[2] où le baptême et la Sainte-Cène sont désignés comme *les deux sacrements principaux.*

CHAPITRE V.

L'Eschatologie irvingienne.

---

§. 31. *Introduction. — Sources.*

L'ardeur avec laquelle les Irvingiens attendent la parousie du Seigneur et la fin prochaine du monde, est un phénomène qui ne doit pas nous frapper. Irving lui-même nous en donne l'exemple; ces questions faisaient le thème favori de ses prédications; son imagination riche et féconde s'en saisit avec empressement et ce fut pour lui un des moyens les plus efficaces de fasciner son auditoire. Mais nous pouvons même remonter au delà d'Irving, car il n'est pas l'inventeur de ces doctrines; elles caractérisent une courte période du développement de la vie religieuse en Angleterre. Lewis Way avait formé en 1826 une conférence de pasteurs (parmi lesquels se trouvait Irving); ils s'étaient réunis dans le but spécial de scruter le véritable sens de la parole prophétique, et de l'appliquer aux événements des temps récents. Lewis Way écrivit en 1828 un traité[3] dans

---

1. *Ueber christliches Familienleben.*
2. *Schatten und Licht*, p. 67.
3. *Was hat die christliche Kirche nach den Verheissungen der heil Schrift zu erwarten?*

lequel nous remarquons en général un esprit sain et sobre; l'auteur cependant y parle avec beaucoup de chaleur de la parousie de Christ et de la gloire du royaume qu'il doit établir sur cette terre. Il annonce le moment de cette parousie comme très-prochain et fonde cette assertion sur des signes du temps, qui, à notre avis, ne pouvaient lui donner que peu de certitude. Selon toutes les probabilités, nous croyons que les conférences de Lewis Way et l'accueil bienveillant qu'on fit aux sermons apocalyptiques d'Irving étaient un produit de la tendance générale de l'époque; les chrétiens de l'Écosse et d'une partie de l'Angleterre s'occupaient beaucoup des prophéties et les questions eschatologiques intéressaient vivement les esprits. Dans son traité, Lewis Way lui-même regarde cette tendance comme un signe du temps. La doctrine des choses finales a donc joué dès le commencement un rôle important dans le développement de l'Irvingisme; cette faveur provenait sans doute de ce que la secte avait pris racine en Angleterre.

Le « Testimony » lancé en 1835 ne met pas sur le premier plan la doctrine de la parousie de Christ, celle du devoir qu'ont les saints de se tenir prêts pour le moment prochain où ils devront être transformés et enlevés auprès du Seigneur. Il les expose soit comme des conséquences inévitables de l'état actuel des choses, soit comme dernier et unique espoir de toute âme qui ne voit plus d'autre moyen de salut. D'après un autre traité irvingien[1], l'espoir du retour visible du Seigneur est le second moyen

1. *Die Hoffnung der Kirche und ihre Pflicht*, etc.

qui à côté de l'action divine des apôtres est absolument nécessaire pour faire avancer l'Église vers sa glorification. C'est dans ce but, que *l'espérance doit occuper le premier rang; et être le mobile principal qui détermine toutes nos actions.* Plusieurs traités[1] cherchent à prouver par l'exégèse la vérité de cette proposition qu'ils appliquent alors aux diverses circonstances de la vie du chrétien. Le second de ces traités de Ch. Bœhm, est écrit dans un style beaucoup plus circonspect et plus attrayant que le premier; Hooper, l'auteur du premier, emploie une exégèse toute charnelle et donne dans un programme complet tout ce qui aura lieu lors de la venue de Christ. Les grands signes qu'indique Matthieu, XXIV, 24, se sont réalisés d'après Hooper dans la révolution de 1789. Le signe du Fils de l'Homme, à savoir l'enlèvement des fidèles auprès du Seigneur, et la résurrection de ceux qui dorment, *va paraître incessamment*, etc. Des idées analogues se rencontrent dans trois petits traités eschatologiques récents[2]. C'est dans l'ouvrage déjà cité au 6e chapitre, intitulé: « *Die Zukunft Christi und sein Reich in sichtbarer Herrlichkeit*[3] » que Bœhm expose avec plus de détails les idées eschatologiques de l'Irvingisme. Nous tâcherons de présenter dans le paragraphe qui suit, le système eschatologique de la secte qui nous occupe, d'après les écrits mêmes de ses membres.

1. *Die Entrückung oder die Verwandlung von John Hooper. — Die eine Hoffnung aller Gläubigen, nachgewiesen*, etc.

2. *Das prophetische Wort des Herrn und unsere Zeit. — Ein Wort an unsere Zeit. — Die Thür der Hoffnung für Kirche u. Staat* (*The door of hope for Christendom*).

3. P. 167-205.

§. 32. *L'eschatologie irvingienne.*

D'après l'Apocalypse, chap. XIX, l'eschatologie des Irvingiens comprend quatre événements principaux :

1° Le jugement de Babel,

2° Les noces de l'Agneau,

3° L'apparition du Seigneur, accompagné de ses Saints,

4° La destruction de la Bête et du Faux-Prophète.

1° *Babel*, comme femme ou comme ville, désigne le peuple de la Nouvelle Alliance, les baptisés non plus dans leur état de pureté et de fidélité primitives, mais dans un état de décadence spirituelle.

La femme *Babel* est assise sur la *Bête*, type des principes arrêtés de l'Antichrist ; ce sont les institutions chrétiennes des baptisés qui dominent encore les doctrines finales de l'Antichrist, dont les éléments existent déjà maintenant. Le jugement de Babel consistera en ce que les dix cornes la rendront *désolée* et *nue*, elles mangeront ses chairs[1], c'est-à-dire l'ordre existant dans la chrétienté sera renversé par la victoire que remportent les puissances antichrétiennes. Ce jugement de Babel est décrit avec tous les détails au XVIIIe chapitre de l'Apocalypse. C'est dans la révolution française de 1789 que Dieu a mis sous les yeux de la chrétienté le prélude abominable de la désolation générale qui la menace, il nous a montré en partie les jugements qui attendent le monde entier, et l'accomplissement de ce que nous annonce la parole prophétique, qu'*une catastrophe subite renversera*

---

1. Apocal. XVII, 16.

l'ordre actuel des choses (*einen plötzlichen Umsturz der jetzigen Ordnung der Dinge*). Cette catastrophe sera suivie par

2° *Les noces de l'Agneau*, c'est-à-dire par la réunion définitive avec Christ de tous les Saints, à la fois de ceux qui sont morts et de ceux qui vivent, et par la réalisation des decrets de Dieu touchant son Église. L'épouse, c'est-à-dire l'Église après avoir au-dedans d'elle terminé les préparatifs de ses noces (la parure de l'épouse, Apocal. XIX, 7) verra se réaliser sa perfection à l'extérieur par la résurrection et la transformation. Le Seigneur viendra du haut des Cieux, ceux qui seront morts en Christ ressusciteront premièrement, ensuite nous qui vivrons, nous serons enlevés tous ensemble avec eux dans les nuées, au-devant du Seigneur en l'air et ainsi nous serons toujours avec le Seigneur. C'est en l'air qu'auront lieu les noces du fiancé céleste. Le ciel alors s'ouvrira et

3° *Le Fidèle et le Véritable paraîtra* monté sur un cheval blanc, c'est-à-dire dans sa nature humaine glorifiée; avec lui paraîtront les armées célestes montées sur des chevaux blancs, les saints transfigurés: ils viendront pour juger l'Antichrist. Lorsqu'aura lieu cette apparition (παρουσία) Babel aura déjà été jugée, et la courte mais complète victoire de l'antichristianisme sera le jugement que Dieu envoie à la chrétienté impénitente. L'apparition de Christ avec ses saints a donc pour principal but:

4° *Le jugement de la Bête et du faux prophète*, c'est-à-dire, le jugement de la troupe organisée des révoltés, du royaume de l'Antichrist. Car Babel, devenue d'abord

la demeure des démons[1], finit par devenir la bête, la révolte consommée. Le caractère de cet antichristianisme (τὸ μυστήριον τῆς ἀνομίας) est un état de légalité rigide, qui tient ses subordonnés sous un sceptre de fer; c'est la conséquence de la licence effrénée, de la révolte systématique contre tout gouvernement de Dieu et de Christ.

La bête monte de la mer (du peuple, de la foule *flottante*), c'est-à-dire, l'Antichrist est une créature de la volonté de la nation. L'humanité, élevée à la dignité de Dieu, est, à l'égard de l'Antichrist, ce que Dieu est à l'égard du souverain qui gouverne au nom de Dieu et de Christ. L'Antichrist domine au nom du peuple, et le peuple se laisse gouverner par lui, parce qu'en lui il se voit lui-même sur le trône.

Mais la Bête reçoit toute sa puissance du dragon : le pouvoir de l'Antichrist est la tyrannie du diable qu'il exerce au nom de l'humanité mise à la place de Dieu, et le diable assiste l'Antichrist avec une force irrésistible, qu'il manifeste par son influence séductrice sur les esprits. C'est comme représentant de cette puissance spirituelle qu'apparaît la *seconde Bête*[2] ou le *faux prophète*[3]. Quand tous deux auront été jetés vifs dans l'étang ardent de feu et de soufre[4], ... alors surviendra l'*établissement du royaume de Christ*[5] *par la première résurrection.* Ceux qui ont part à ce royaume, choisis parmi l'élite des nations de la terre, réunis et préparés pendant l'éco-

1. Apoc. XVIII, 2.
2. Apoc. XIII.
3. Apoc. XIX.
4. Apoc. XIX, 19. 20.
5. Apoc. XX.

nomie actuelle, constituent l'économie nouvelle, forment « l'Église dans le sens le plus restreint du mot, » le corps mystique de Christ, et lui servent d'organes pour l'exécution de sa volonté[1]; ce sont eux qui contribuent au salut, à la bénédiction de tous ceux qui n'ont pas pu connaître le vrai Dieu. Le diable alors ne peut plus nuire aux hommes, et les juifs forment l'anneau qui relie l'Église des élus au reste des nations de la terre[2]. Cet ordre futur du monde sert de transition à la *résurrection générale* et au jugement dernier et définitif.[3]

Satan reçoit encore une fois la permission d'user de son pouvoir sur les nations qui, pendant les mille années, ont joui des bénédictions du royaume de Christ; il parvient à produire une grande défection. Les révoltés environnent le camp des saints et la cité chérie, et ils sont dévorés par le feu que Dieu fait descendre du ciel. Alors, enfin, il y aura un ciel nouveau et une terre nouvelle.

§. 23. *Examen et critique.*

On a pu remarquer que toute cette partie de la doctrine irvingienne est intimément liée à la doctrine de l'Église; car, en effet, toute l'organisation de l'Église irvingienne n'a d'autre but que de présenter au Seigneur une fiancée pure, qui soit prête à le recevoir quand il viendra du haut des cieux. Or, les révélations divines

1. Apoc. XXI, 24.
2. Zachar. VIII, 20-23. — Es. XI, 10-12; LX, 3-5; LXVI, 15-24. — Ézech. XXXVI, 23-36. 39.
3. Apoc. XX, 6-15.

sur les destinées finales de l'Église n'ont pas d'autre objet que la sanctification, à laquelle l'Église parvient au moyen de la doctrine de l'enlèvement des fidèles auprès du Seigneur. Cet enlèvement n'est pas seulement le but de l'Église, mais encore le seul et unique espoir de la chrétienté dans la désolation générale qui la menace. Il s'agit donc de savoir : *si, en effet, nous avons à attendre tous les jours l'enlèvement des fidèles, ou si nous ne verrons pas d'abord la conversion d'Israël et l'avénement de l'Antichrist.*

Nous croyons pouvoir montrer que *ces deux grands événements relatifs à Israël et à l'Antichrist suivent l'enlèvement des fidèles auprès du Seigneur, que ce dernier événement ne peut et ne doit, par conséquent, pas être l'objet constant de nos attentes journalières.*

Il en sera, disent les Irvingiens, de la dernière révélation de Dieu, comme il en a été de toutes les précédentes; elle sera soumise à un développement progressif[1]. C'est là une loi immuable qui dirige les destinées du royaume de Dieu et que les Irvingiens appliquent ici sur l'autorité du chapitre VII des Actes. Mais S. Étienne ne mentionne cette loi dans son discours que pour montrer qu'elle est constante et immuable, et qu'elle s'applique à tout le cours de l'économie divine de salut.

Or, l'Écriture nous dit que la venue de Christ s'effectuera par deux manifestations, que l'avénement du jour de Jéhovah, comme dit S. Étienne, se déroulera dans une double apparition de Christ, à savoir : l'apparition

1. *Zukunft*, p. 7-11.— *Rathschluss*, I, p. VI, 98.

qui a pour but d'établir son royaume et de clore l'histoire des empires antichrétiens, et l'apparition qui a pour but le jugement dernier du monde et des hommes antichrétiens.

Mais cette loi divine du développement progressif n'autorise point à scinder ainsi en deux la première apparition du Christ, et d'intercaler entre ces deux portions le dernier développement de la puissance de l'Antichrist; on ne peut pas distinguer la παρουσία de l'ἐπιφάνεια de la parousie, la venue pour l'Église des païens de la venue pour Israël, surtout parce qu'on croit avoir trouvé par cet expédient la solution des problèmes si compliqués que présentent les prophéties eschatologiques de Christ et de ses apôtres. Une pareille distinction n'est pas autorisée par la loi immuable du royaume de Dieu; elle n'est pas en harmonie avec l'enseignement des Écritures qui même s'y opposent formellement.

L'examen des types que nous offrent la vie de Noé [1] et de Lot, et la destinée du peuple d'Israël [2] et que les Irvingiens se plaisent à citer nous montre que *le temps de l'Antichrist précèdera l'enlèvement* et que la commune du Seigneur est bien dans le monde de l'antichrist, mais que cependant elle est dans son asile, où elle se trouve à l'abri des jugements qui frappent le monde antichrétien. Un autre argument nous est fourni par le prophète Daniel, chap. VII, v. 25.

Si maintenant nous examinons les prédictions de Jésus-Christ nous voyons qu'avant la fin il y aura

1. *Rathschluss*, I, p. 52.
2. *Zukunft*, p. 34, — *Rathschluss*, I, p. 99.

1° Des séductions et des tribulations.

2° L'Évangile sera prêché à toutes les nations pour rendre témoignage à Dieu devant elles [1].

3° Des persécutions frapperont les élus, bien que ces élus doivent participer à l'enlèvement [2]; ces persécutions seront abrégées [3].

Ainsi *ces fortes tribulations précéderont l'enlèvement.*

A cette époque [4] naîtra le désir de l'avénement de Christ. Ce désir sera accompagné de dangers de toute espèce; on sera tenté de chercher et de trouver Christ là où il n'est pas. Mais ce n'est pas ainsi que l'on doit chercher Celui qui reviendra, car il *apparaîtra comme un éclair*, c'est-à-dire soudainement et de manière à être visible pour tous, pour le monde entier. Sa prochaine apparition ne sera donc rien de secret, mais un effet de sa Toute-Puissance, un effet qui se manifestera depuis l'orient jusqu'à l'occident. Cette apparition sera le jugement sur le corps mort (v. 28) et à ce jugement répondront les signes effroyables, qui, faisant suite à la grande calamité (v. 21) précèdent immédiatement l'avénement de Christ. Ce n'est qu'une exégèse arbitraire et superficielle, qui puisse montrer l'accomplissement de ces menaces énergiques dans la dissolution des liens sociaux et dans ce revirement géneral opérés par la révolution de 1793 [5].

---

1. Il n'est pas vrai que « en effet la prédication de l'Évangile soit parvenue chez toutes les nations du monde », comme prétendent les Irvingiens (*Zukunft*, p. 42) : l'Église a un grand devoir à remplir encore.

2. Matth. XXIV.

3. *Ibid.*, v. 21. 22.

4. *Ibid.*, v. 23-28.

5. *Zukunft*, p. 27 et ss.

Nous ne parlons pas des nombreuses contradictions qu'une pareille explication soulève sans pouvoir les résoudre.

Alors apparaîtra le signe du Fils de l'homme; toutes les tribus de la terre se lamenteront de son apparition évidente (v. 30); car elles verront le Fils de l'homme venir sur les nuées du ciel : *Seulement alors a lieu la réunion avec le Seigneur et par conséquent l'enlèvement des fidèles.*

La venue de Jésus-Christ dans le but de délivrer son Église ne peut pas être *un phénomène subit* comme on le prétend et comme un esprit plus ou moins perspicace et pointilleux le conclut des images que Christ emploie pour annoncer son avénement. Ces images sont loin d'être uniformes [1] et toutes les paraboles [2] indiquent son avénement, le commencement de *sa* journée, et cela pour son *Église sur la terre.*

La venue de Christ entraîne avec elle une crise; car il se trouve qu'une partie des hommes seulement est dans les dispositions exigées de fidélité et de vigilance, pour entrer dans la commune des bienheureux. Plus tard seulement [3] il est dit que l'avénement du Seigneur clot l'histoire de l'humanité par le jugement dernier. Il n'est pas question ici du temps qui s'écoule entre le second fait et le premier. Mais par d'autres passages de l'Écriture nous savons que ces deux événements sont séparés l'un de l'autre par le temps du royaume de Christ sur la terre.

Un sort différent doit frapper les chrétiens qui n'entrent pas dans le royaume de Christ. Les uns subiront (comme

1. Matth. XXIV et 2 Thess. II, 2. — Luc XVII, 34.
2. Matth. XXIV, 40; XXV, 30.
3. Matth. XXV, 31.

le serviteur inutile Matth. XXV, 30) un jugement positif; les autres seront simplement exclus du bonheur de faire partie de ce royaume. Car l'humanité existera encore sur la terre. Mais l'Antichrist et ses adhérents auront déjà été jugés par Christ puisque l'apparition du Seigneur qui amène ce que prédisent les paraboles est une apparition effrayante et même un jugement[1]. — *Cette apparition précède donc l'adoption et l'abandon, l'enlèvement des fidèles et le non-enlèvement des infidèles.*

S. Marc et S. Luc nous enseignent la même chose[2]. Les Actes des apôtres nous apprennent que la venue du Seigneur présuppose la conversion d'Israël[3], qu'alors seulement commenceront pour les fidèles les temps du rafraîchissement de la part du Seigneur, qui sera présent devant eux, et dont ils verront la face.

Les Épîtres aux Thessaloniciens viennent jeter quelque lumière sur plusieurs points importants.

D'après 1 Thess. IV, 16. 17, l'avénement du Seigneur se fera sur le commandement de Dieu par la voix d'un archange : Ceux qui seront morts en Christ ressusciteront (avec des corps glorifiés), et ceux qui vivront (ayant en eux-mêmes une vie impérissable) seront enlevés tous ensemble au-devant du Seigneur en l'air, et ainsi ils seront toujours avec le Seigneur.

Il n'est pas possible de se figurer la parousie comme séparée de l'épiphanie de la parousie; car c'est un argument sans fondement que celui que l'Irvingisme tire du

---

1. Matth., XXIV, 29. 30.
2. Marc XIII, 19. 20; 21-23; 24-27.
3. Act. III, 19-21.

11e verset du 1er chap. des Actes où les anges disent aux apôtres : οὗτος ὁ Ἰησοῦς οὕτως ἐλεύσεται ὃν τρόπον ἐθεάσασθε αὐτὸν πορευόμενον εἰς τὸν οὐρανόν. Les Irvingiens font surtout ressortir le οὕτως, et expliquent cette promesse, en disant que Jésus sera *visible à ses disciples* seulement. Mais dans cette promesse l'accent repose évidemment sur ἐθεάσασθε, c'est-à-dire, le point principal de cette promesse est que Jésus viendra sur les nuées d'une manière visible, mais visible à tous, et non pas exclusivement à ses disciples. Le passage des Thessaloniciens déjà cité nous montre clairement que la parousie du Seigneur doit être connue du monde entier. De plus il montre que le Seigneur reviendra du haut du ciel, c'est-à-dire, d'après le constant usage des Écritures, qu'il viendra sur la terre; on ne peut donc pas dire avec les Irvingiens, qu'il restera en l'air, sur les nuées, ou qu'il sera en chemin pour retourner au ciel. S. Paul a peut-être ici en vue la parabole des vierges (Τοῦτο γὰρ ὑμῖν λέγομεν ἐν λόγῳ κυρίου, dit-il, v. 15); car il se sert de la même expression que Jésus dans la parabole (εἰς ἀπάντησιν αὐτοῦ, v. 17. Cf. Matth. XXV, 6).[1]

Ainsi quand les fidèles seront réunis par l'intervention des anges, ils seront enlevés en l'air de l'endroit où ils se trouveront, et comme il va sans dire « dans les nuées » ἐν νεφέλαις; et de ce moment ils resteront avec le Seigneur. Mais ce Seigneur lui-même est en chemin, pour établir son royaume sur la terre; c'est donc là qu'ils sont avec

1. M. Reuss rapporte ce ἐν λόγῳ Κυρίου à Matth. XVI, 28; XXIV, 34. Pelt à Matth. XXIV, 31 et suiv.; Olshausen, Lünemann et autres à une révélation spéciale du Seigneur; Koch et autres à une parole de Jésus que les évangélistes ignoraient, mais que saint Paul a connue par la tradition.

lui; or, l'établissement de son royaume consiste dans la destruction de l'Antichrist, qui s'accomplit selon la foi du peuple d'Israël qui fait pénitence.

La 2e Épître aux Thessaloniciens, d'accord avec la 1re, console et encourage les chrétiens de Thessalonique, non pas par l'attente de leur enlèvement auprès du Seigneur, mais par l'espoir de leur soulagement amené par la parousie; celle-ci doit apporter aux ennemis de Christ le jugement, aux fidèles chrétiens la délivrance, qui renferme naturellement leur enlèvement.

Le second chapitre nous donne des renseignements plus précis encore : Les deux premiers versets sont d'abord un argument contre l'opinion des Irvingiens; ils prouvent clairement que la parousie et la réunion avec Christ (v. 1) ne sont pas dans la pensée de l'apôtre distincte du jour du Christ (v. 2)[1], que nous n'avons pas à les considérer comme deux espaces de temps, séparés l'un de l'autre par l'avénement de l'Antichrist. Car si les chrétiens avaient eu des doutes sur le jour de Christ dans ce sens spécial que sa proximité était imminente, S. Paul aurait dû leur apprendre que l'enlèvement devait d'abord avoir lieu, et il ne leur aurait sans doute pas écrit, que l'homme de péché, l'Antichrist ferait d'abord son apparition. Mais nous ne voyons rien de cela dans les textes que nous avons devant nous; l'apôtre exhorte les chrétiens à attendre l'avénement de l'Antichrist, et non point l'enlèvement des fidèles auprès du Seigneur.

Avant donc que l'homme de péché, l'Antichrist, se soit

1. *Rathschluss*, II, p. 216.

révélé (ἀποκαλυφθῇ), la parousie de Christ ne peut s'accomplir. L'Antichrist est le produit du développement historique de l'iniquité : « Le mystère de l'iniquité se forme déjà[1]. » Ce qui le retient présentement, celui qui lui fait obstacle présentement, devra d'abord être mis de côté, afin que l'iniquité (ἀνομία, l'illégalité) puisse se manifester. Quant au κατέχον et au κατέχων des versets 6 et 7, on ne peut pas l'expliquer par l'Église; car sans cela il faudrait pouvoir déterminer et nommer la personne qui fait obstacle, et qui doit être détruite. Au reste, il est faux de dire que l'enlèvement de l'Église de Christ permettra seulement au péché de paraître sous sa véritable figure, car c'est toujours la sainteté qui provoque la manifestation du mal; c'est là une loi dont la vérité est constatée par le développement de l'histoire du salut de l'humanité.

Le Κατέχον ne peut donc pas être l'Église, et le Saint-Esprit qui la remplit. Le passage suivant d'un écrit irvingien[2] contredit cette explication : « Pendant la durée du « règne de l'Antichrist, y est-il dit, après l'enlèvement, « il y aura sur la terre des confesseurs et des martyrs en « foule.[3] »

En résumant les résultats exégétiques de l'Épître aux Thessaloniciens, nous voyons que S. Paul enseigne absolument le contraire de ce que prétendent les docteurs irvingiens : à savoir que *l'Antichrist paraîtra avant qu'ait eu lieu l'enlèvement des fidèles.*

---

1. ἤδη ἐνεργεῖται, 2 Thess. II, 7.
2. *Thür der Hoffnung*, p. 9.
3. Les prophètes irvingiens ont depuis donné une autre explication du κατέχον, mais elle nous est inconnue.

Quant à la conversion d'Israël, l'enseignement de S. Paul est clair et positif. D'après Rom. XI, 25, 26, la multitude des gentils doit être entrée, non pas dans l'état de glorification, comme le prétendent les Irvingiens, mais dans l'état de communion avec Dieu. Bien plus, la conversion des païens doit donner de l'émulation à Israël (v. 14). La communauté ethnico-chrétienne sera donc encore présente pour gagner Israël, elle ne peut donc pas être déjà enlevée.

En son temps Israël se convertira; car lorsque Jésus-Christ paraîtra, il aura sa demeure sur la terre. « Le libérateur viendra de Sion » (Rom. XI, 26)[1]. Le mot de *Sion* ne peut pas toujours être expliqué par Église, explication d'après laquelle les prophètes de la secte concluent que le Seigneur viendra d'abord dans l'Église constituée comme aux temps apostoliques, etc. Car cette manière d'interpréter est contraire à toute l'argumentation de l'apôtre, qui veut prouver par cette prophétie qu'Israël sera sauvé; car alors seulement s'accomplira la prophétie que le Seigneur viendra de Sion et éloignera de Jacob toute impiété. Le verset 15e ajoute encore que puisque leur réjection a été le moyen de la réconciliation du monde, leur adoption sera la consommation de la vie, la vie complète, parfaite, glorieuse, divine. Nous voyons donc que la conversion d'Israël précède également l'état de vie divine, auquel parviendra l'Église glorifiée par la communion en Christ, état qui s'ouvre par l'enlèvement des fidèles auprès du Seigneur. Notre passage, v. 15, prouve de plus,

---

1. *Zukunft*, p. 40. — *Thür der Hoffnung*, p. 77.

qu'avant la conversion d'Israël, la glorification de l'Église ethnico-chrétienne est absolument impossible.

Nous ne poussons pas plus loin l'examen du Nouveau Testament, nous pensons avoir réuni assez d'arguments pour prouver que le premier et le plus important devoir du véritable chrétien n'est pas d'attendre avec impatience, de désirer avec ardeur l'enlèvement des fidèles, de s'y préparer au moyen des institutions extérieures, apostoliques ou autres, en un mot, de se parer pour la prochaine réunion avec Christ, comme une épouse qui se pare pour le moment où son époux doit la rejoindre. Le devoir du véritable chrétien est au contraire de persévérer constamment dans la pénitence, de croître toujours dans la foi en Jésus-Christ, le Fils de Dieu, et l'unique fondement de son salut (Gal. II, 16), et d'accomplir dans le temps présent la tâche assignée par le Seigneur à l'Église qu'il s'est choisie parmi les nations : c'est ainsi que nous nous préparerons à être gardés et soutenus par le Seigneur à l'heure de la tentation, qui doit venir sur tout le monde, pour éprouver les habitants de la terre.

Il est certes un phénomène remarquable qui frappe tous ceux qui suivent les mouvements des sectes diverses, c'est la prédilection avec laquelle l'élément eschatologique est traité au sein de ces sociétés religieuses. L'Irvingisme est loin d'avoir négligé ces questions si mysérieuses et le mystère lui-même dont elles sont enveloppées semble avoir excité la recherche d'une solution.

---

1. Apocal. III, 10.

Dans l'Église, au contraire, l'eschatologie est encore malheureusement la partie de la dogmatique qui se trouve le moins traitée; sous ce rapport, les sectes en général et l'Irvingisme en particulier servent pour ainsi dire de correctif ou de guide à la direction que prennent les études théologiques. Cependant nous ne savons si nous devons faire un reproche à l'Église luthérienne et à ses docteurs d'avoir moins insisté sur l'eschatologie; elle a son droit, sans doute, et elle doit occuper sa place légitime dans la dogmatique chrétienne; mais, par le fait même que l'Église luthérienne insiste fortement et à bon droit sur la justification par la foi en Jésus-Christ, l'Homme-Dieu, sur la foi elle-même, elle voulait sans doute faire ressortir l'immense prépondérance de ce dogme sur les autres et surtout sur les dogmes eschatologiques; car ces derniers, présentés d'une manière plus ou moins charnelle, ont de tout temps été une arme dans les mains des sectaires pour détourner les âmes du centre de la vie chrétienne et de son véritable fondement, qui est la justification du pécheur par la foi en Jésus-Christ, l'Homme-Dieu. Telle a été la conduite des prophètes montanistes, telle a été celle des Münzer et d'autres enthousiastes du temps de Luther, tel est aussi le procédé des émissaires irvingiens.

Nous avons tâché de prouver par l'exégèse que l'eschatologie des Irvingiens n'est pas celle de la Bible, et nous croyons avoir démontré par l'examen des textes que tout le système eschatologique de la secte s'écroule de lui-même.

§. 34. *Conclusion.*

Jetons un coup d'œil rétrospectif sur nos recherches et résumons les résultats, qu'elles nous ont fournis. Nous constatons d'abord deux nuances distinctes qui caractérisent l'Irvingisme en général; l'une, la couleur originale a été peu à peu effacée par le concours d'une foule de circonstances. A son origine la secte avait une forte nuance de *puritanisme presbytérien*, le *puséyisme anglican* a fini par l'absorber entièrement. Cependant les deux éléments se trouvent encore mêlés dans l'Irvingisme : nous reconnaissons l'élément *puritain* dans l'illusion qui règne chez ses partisans, de pouvoir être sur cette terre des enfants de Dieu parfaitement saints, en attendant d'une manière exclusive la fin du monde, la gloire extérieure du royaume de Christ. Cet élément puritain se trouve à un degré plus élevé encore dans un exercice du charisme de la prophétie, qui nous rappelle les phénomènes les plus étranges de l'Anabaptisme.

L'élément *anglican* se trahit par l'importance excessive que l'Irvingisme a accordée à la constitution de l'Église et aux formes extérieures du culte, par la hiérarchie des charges ecclésiastiques et par le mépris de toutes les communautés qui se sont formées en dehors de l'Angleterre. La nuance *puséyiste*, nous dirions volontiers romaine, se montre dans le fait que les Irvingiens tâchent de s'appropier les dogmes de l'Église et des sacrements dans le sens catholique.

Nous remarquons de plus un certain progrès, un développement dans les doctrines des Irvingiens, c'est-à-dire

nous constatons, à l'aide des faits, que toutes les particularités sont peu à peu abandonnées; nous remarquons combien ce qui appartenait en propre à la secte, par exemple le charisme de la prophétie[1] et celui de la glossolalie, se perdent et finissent par disparaître; et nous sommes convaincus que toute la secte se réduira bientôt à quelques hommes poussés par l'orgueil ou trompés amèrement par leurs maîtres. Le dogme de la nature déchue de Jésus-Christ tombe dans l'oubli; les charismes manquent d'une sanction divine; le culte n'est presque pour ainsi dire qu'un vain formalisme; la Parole de Dieu, cette source de vie, est négligée et même dédaignée; les Sacrements ont perdu de leur dignité par la médiation du prêtre; les dogmes des choses finales, tels que les présentent les Irvingiens, enfin, ne sont pas fondés dans les Écritures: *puisque nous n'avons pas à attendre incessamment l'enlèvement des fidèles, tout l'édifice des Irvingiens tombe de lui-même.*

En effet, nous n'avons plus besoin d'une œuvre préparatoire pour parer les saints dans le but d'être enlevés au-devant du Seigneur; dès lors toutes les prétentions relatives à une œuvre de Dieu vers la fin des temps deviennent de pures illusions, un vain prestige. Et si nous devons énoncer finalement le résultat de l'examen que nous avons fait de la doctrine des Irvingiens, examen que du reste ils réclament eux-mêmes, nous nous associons au jugement de Baxter, l'apôtre infidèle des Irvin-

1. Déjà le contrôle, qui lui fut imposé par les apôtres, peut être considéré comme un progrès.

giens, mais le fidèle confesseur de son Sauveur et de son Dieu : « *L'Irvingisme,* dit-il, *n'est point l'œuvre de Dieu, mais l'œuvre de Satan.* » Car partout où il y a erreur, il y a péché, et là où il y a péché, il y a prestige de Satan. C'est, en effet, ce qu'on découvre au fond de la prophétie des Irvingiens. Personne ne soutiendra qu'ils ont été animés de l'Esprit de Dieu ; ils ont été inspirés par l'esprit des ténèbres; l'histoire le prouve.

Quel avenir est réservé à l'Irvingisme ?

Puisqu'il s'est jugé lui-même par ses œuvres de la manière la plus diverse, il ne peut plus convenir qu'à des personnes qui ont abandonné la foi naïve au Seigneur de l'Église, qui désespèrent de sa protection puissante et de sa direction providentielle, et cependant, animées d'une impatience outrée, ces personnes essaient de réaliser comme par enchantement leur propre sainteté et celle de l'Église entière, au lieu de continuer la lutte avec un esprit de pénitence et d'abnégation, de patience et de foi, au lieu de ceindre les armes de la foi et de la science, de la prière et de la méditation, de la prédication et de la défense pour vaincre les ennemis de Dieu et de son Église sur la terre.

L'Irvingisme a médit sur les jours de faiblesse de l'Église de Dieu; il doit en subir la vengeance, car l'Église est un *continuum*, un *vivum corpus.* Or l'histoire ne présente aucun exemple de la manière dont l'Irvingisme s'est conduit à l'égard de l'Église. Ni les confesseurs qui à Babel, ont suspendu leurs harpes aux saules, ni Jérémie qui a suivi le peuple opprimé dans l'exil, ni aucun prophète, ni aucun confesseur soit de l'Ancien soit du Nou-

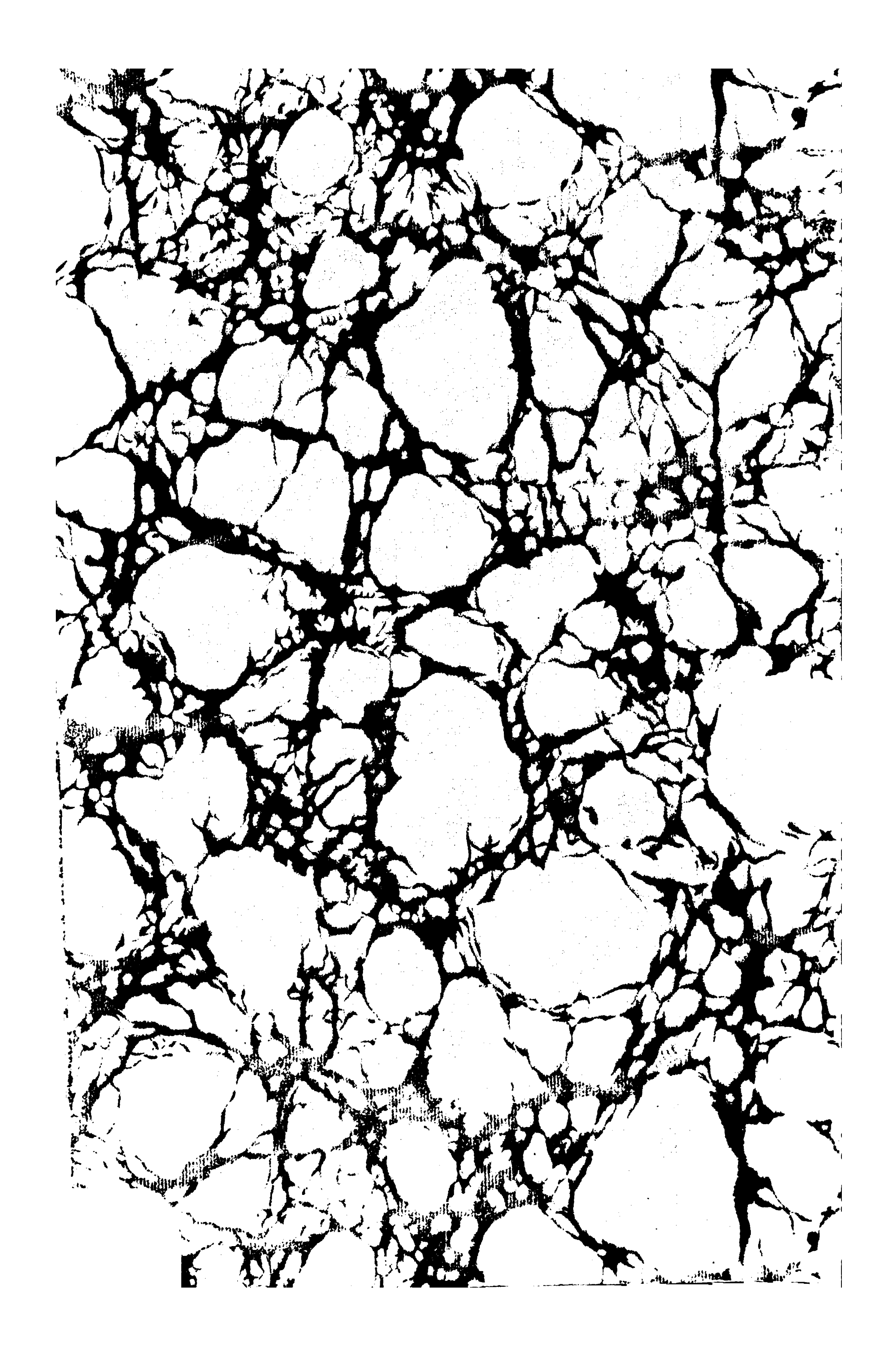
veau Testament n'a été *pessimiste* au point où le sont les Irvingiens.

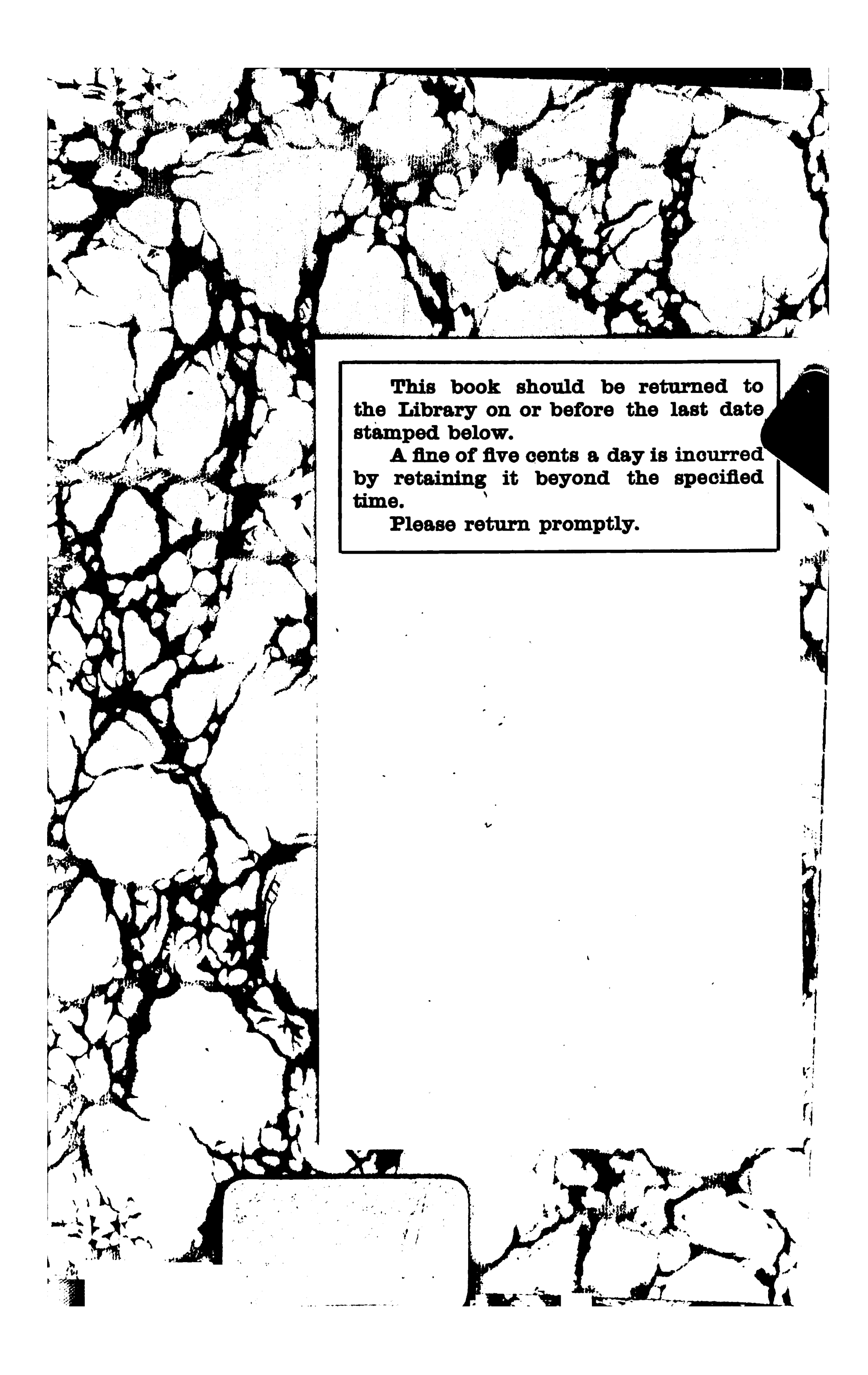
L'Irvingisme n'a pas craint de rejeter et de mépriser la science. Réduit ainsi sous tous les rapports à ses propres moyens, il succombera tôt ou tard; déjà sa décadence a commencé. Il ne lui reste qu'un moyen de salut, celui de faire ce qu'il conseille depuis des années à toutes les Églises, de faire pénitence et de retourner à cette Église une, sainte et apostolique qui puise sa vie organique à la source pure de la Parole de Dieu.

Vu :
Le président de la soutenance,
JUNG.

Permis d'imprimer :
Strasbourg, le 2 mars 1858.
Le Recteur,
DELCASSO.








C 8268.58
Essai sur les doctrines et le culte
Widener Library 003336901
3 2044 081 811 382